

# **FNA 0696 - Les portes du futur**

**Richard Bessière**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.com

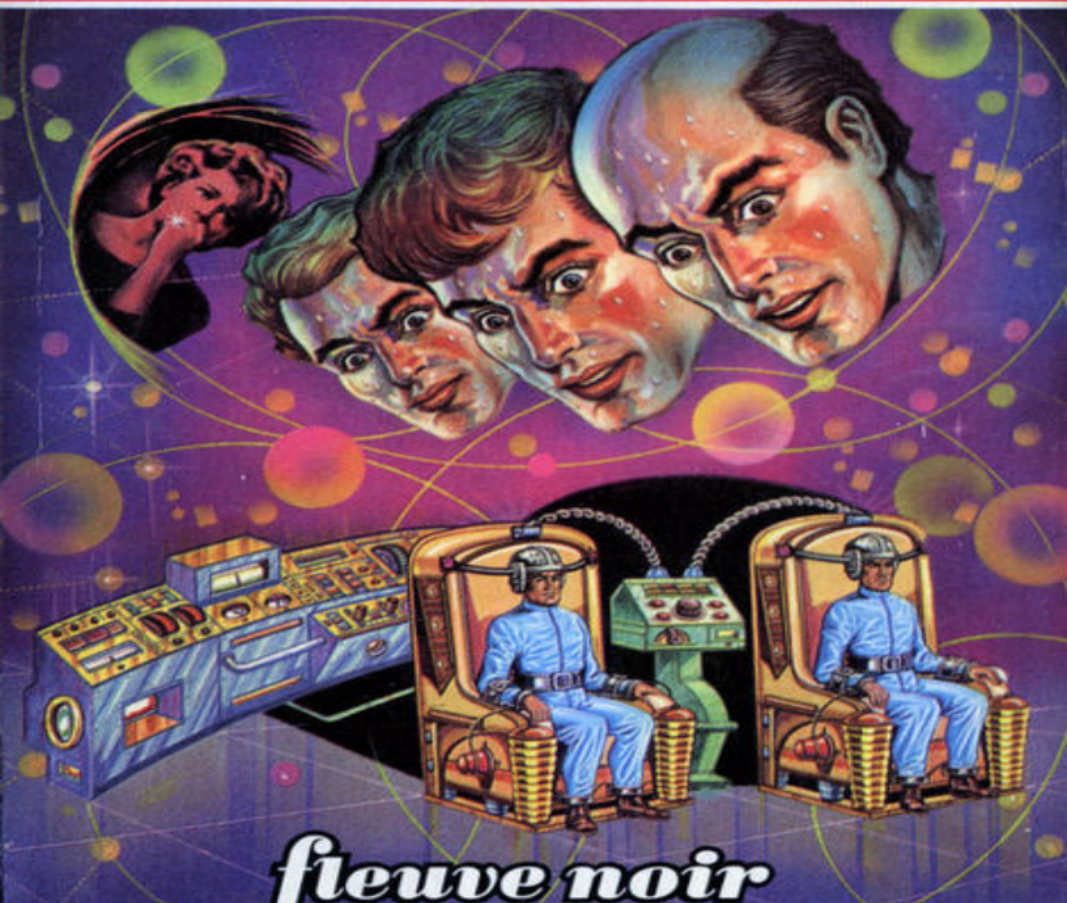
ANTICIPATION



FICTION

RICHARD-BESSIERE

# LES PORTES DU FUTUR



**RICHARD-BESSIÈRE**

## **LES PORTES DU FUTUR**

**COLLECTION « ANTICIPATION »**

**ÉDITIONS FLEUVE NOIR**  
**69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII<sup>e</sup>**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1<sup>er</sup> de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1975, « Éditions Fleuve Noir », Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles,  
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,  
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

*Après tout, il n'est pas plus surprenant de  
naître deux fois qu'il ne l'est de naître une seule.*

Voltaire

## AVANT-PROPOS

C'est toujours avec un certain empressement que je regagne le Centre Durward, dont les bâtiments merveilleusement découpés se dressent en plein cœur du Colorado.

Non pas que j'en sois venu à détester New Chicago ni la vie que je mène dans cette ville, mais plutôt parce que ces voyages périodiques sont devenus pour moi comme une sorte d'obligation morale. Un peu comme le pèlerin lancé sur le chemin de Compostelle.

J'y retrouve des amis, des gens comme moi, des gens pour qui l'existence n'a plus de secret. Des gens qui « savent » et qui ont la nette conscience des choses de ce monde.

Certes, je me suis bien souvent demandé si de tels privilèges n'allaient pas à l'encontre des lois de la Nature et de la Création, mais l'éducation et la transformation d'un individu, sur les plans scientifique et philosophique, ne relèvent-ils pas d'une formulation de la vie, de l'univers et de la destinée de l'homme dans cet univers ?

Le mérite de notre civilisation a été de libérer certaines forces de la nature, notamment l'énergie inimaginable que l'on découvre au sein de l'atome, mais la vie elle-même n'échappe pas à l'analyse, parce que la vie n'est nullement le fruit du hasard, parce qu'elle possède un sens universel et qu'elle obéit aux mêmes lois de cause à effet.

Rien n'est gratuit dans l'univers, et chaque phénomène a sa raison d'être. Voilà ce qu'on m'a appris et voilà la raison pour laquelle je reviens périodiquement au Centre Durward. Nos travaux dans ce domaine doivent continuer, et maintenant plus que jamais.

Ce matin-là, j'avais prit le Jet à destination de Denver et j'avais nettement remarqué le jeune homme qui se tenait à l'autre bout de la cabine.

Une vingtaine d'années, avec un visage inquiet, intrigué, comme tous ceux de son âge qui viennent au Centre Durward pour la première fois.

J'avais pu distinguer son bulletin de transport au service de contrôle au moment de l'embarquement et un petit sourire avait flotté sur mes lèvres en songeant à toutes les révélations qui allaient lui être faites et auxquelles il ne s'attendait évidemment pas. Quand nous avons atterri à Denver, et qu'il s'est trouvé à côté de moi, dans le fuscaucar qui nous conduisait au Centre, il m'a regardé, visiblement embarrassé, puis :

— Je m'excuse, monsieur, m'a-t-il dit, mais je vois que vous aussi vous vous rendez au Centre Durward, n'est-ce pas ?

J'ai souri tandis qu'il continuait :

— J'ai reçu une convocation et un billet gratuit. Mais j'ignore totalement le but de ce voyage. Peut-être pourriez-vous m'informer ?

— Quelqu'un se chargera de vous donner toutes les explications nécessaires, ai-je répondu. Mais rassurez-vous, vous n'avez aucune crainte à avoir, tout se passera très bien, vous verrez.

Il n'a pas insisté, le voyage a duré quelques minutes, et, une fois arrivés, je l'ai moi-même dirigé vers le service d'accueil. Il m'a salué avant de disparaître, mais je devinais fort bien toute l'appréhension qui était en lui, car j'avais ressenti la même émotion lorsque j'avais moi aussi débarqué au Centre pour la première fois.

J'avais vingt ans, tout comme lui, et je n'ai pu m'empêcher de revivre par la pensée l'entrevue que j'avais eue ce jour-là avec le Comité directeur.

On m'avait introduit dans un vaste bureau où se tenaient quelques hautes personnalités scientifiques et on m'avait fait asseoir dans un fauteuil, comme si on craignait que mes pauvres jambes ne supportent pas le poids des révélations qui allaient m'être faites.

Un homme s'est avancé vers moi et m'a dit :

— Soyez le bienvenu, monsieur Donald Greene, nous vous attendions depuis une cinquantaine d'années... depuis le jour où un stupide accident a mis fin à votre première existence éducative. Nous avons déploré la mort de Jonas Wilson, mais nous sommes heureux, aujourd'hui de vous accueillir sous le nom de Donald Greene. Heureux également que vous ayez répondu à l'appel psychodynamique, ce qui nous a permis de vous localiser. Et, à ce propos, je dois vous dire que...

Je ne comprenais rien à ces paroles, j'avais l'impression de me trouver devant des fous. Mais ils étaient loin de l'être et je m'en suis rendu compte au fur et à mesure des explications que l'on me donnait.

C'est ainsi que j'ai appris le véritable rôle que je jouais en ce monde. *J'étais la réincarnation de Jonas Wilson*, et ma destinée, sous ma nouvelle identité de Donald Greene, n'était qu'une continuité spirituelle soumise aux lois inéluctables du *karma*.

Je découvrais brusquement tous les aspects inexpliqués de la vie mentale avec ses aspirations, ses dons, ses bonnes ou mauvaises volontés, ses jugements et ses décisions, et cela en accord avec l'ancienne doctrine philosophique enseignée aux Indes depuis des siècles.

*Karma* est l'expression d'un rapport de cause à effet, exactement comme une fonction mathématique peut exprimer l'égalité entre l'action et la réaction. Emerson appelait cela la loi de compensation car, selon lui, l'univers tout entier était basé sur la *compensation*, c'est-à-dire sur l'équilibre des choses, aussi bien sur le plan physique que spirituel.

Pour être plus simple, je dirai que le *karma* peut se comparer à un boomerang qui, une fois lancé, revient à son propriétaire... pour le meilleur ou pour le pire.

La différence se trouve au départ, et uniquement dans l'intention formulée par le lanceur. Que vous fassiez le bien ou le mal, l'un ou l'autre vous retombe dessus *inéluçtablement, et selon la force équilibrante du karma*.

Ce qui revient à dire que, une fois dégagé de la création divine originelle, l'homme, au sens pénultième, reste et demeure son propre créateur. Il se construit lui-même son avenir en devenant l'effet de ses propres causes. Exactement comme le paysan qui sème du blé pour la saison prochaine. Mais cet homme peut aussi récolter les chardons qu'il a semés à la dernière saison.

Le *karma* ne pardonne pas !

Et toute la théorie des expérimentateurs était basée là-dessus. Leur seul but restait l'amélioration de la race par le conditionnement spirituel des individus en vue d'une humanité saine et honnête.

Bien entendu, tout cela remontait assez loin dans le temps et c'est au professeur Durward que l'on devait la création de ce centre expérimental situé en plein Colorado. À force de patience et d'entêtement, lui et ses collaborateurs avaient réussi à réunir une cinquantaine de couples choisis parmi les plus déshérités, aussi bien sur le plan physique que moral.

Ils les avaient convertis à leurs idées et soumis à une éducation spirituelle basée sur les principes bouddhistes, leur donnant pour but la conquête de la sagesse, le renoncement au pouvoir, à la richesse, aux plaisirs factices de ce monde, et cela afin qu'ils deviennent capables de libérer les hommes des souffrances qui les accablent.

Je découvrais alors ce que j'avais été : Jonas Wilson, l'un de ces pionniers. J'avais appartenu à l'un de ces groupes et j'avais parcouru le monde à la manière d'un Juif errant. J'avais secouru, aidé les malheureux, je m'étais instruit de bonnes choses et j'avais aussi dominé mes propres douleurs morales, au point d'oublier l'énorme bosse que je portais dans le dos.

À cette époque-là, j'étais venu au monde avec cette infirmité, mais ne le devais-je pas à une existence plus ancienne ?

C'est alors que j'eus connaissance de la terrible révélation. On me conduisit dans une salle équipée de bien étranges appareils et on me pria de m'installer sur un siège surmonté d'un casque à électrodes.

Le procédé en lui-même était assez bouleversant, si l'on songe que ces gens-là étaient parvenus à extraire de l'inconscient les souvenirs d'une existence antérieure, lesquels demeurent toujours aussi vivaces à condition de les libérer des diverses barrières mentales qui se forment dès notre réincarnation.



Un voile est jeté sur le passé et ne transpirent que certaines dispositions morales acquises antérieurement. En revanche, les appareils imaginés par le professeur Durward procédaient à la manière d'une clé ouvrant les serrures de l'esprit, si bien que le sujet pouvait en quelque sorte « revivre » son ancienne existence.

J'ai donc revécu la mienne grâce à un « enregistrement » obtenu lors de ma dernière réincarnation sous le nom de Wilson.

Dans une existence plus ancienne, j'avais été un être cruel, luxurieux, froidement indifférent aux souffrances des autres, sensuel, sans scrupules, inhumain au point d'avoir, durant toute ma vie, raillé mon frère à cause de sa bosse dans le dos.

Et voilà bien le boomerang ! Dans la personnalité de Wilson, j'étais revenu sur Terre affligé de la même infirmité, ce qui prouve que les inégalités de la naissance ne sont pas des caprices du Créateur, mais d'origines morales selon les mérites ou les démérites suscités par les actions entreprises au cours d'une vie passée.

— Mais les origines parentales, ai-je demandé, quel rôle jouent-elles dans tout cela ?

Il me fut répondu que, en dehors du caractère sacré que représente l'acte de procréation, les parents ne sont en réalité que les catalyseurs des âmes et des esprits destinés à être réincarnés, et qu'il existait même une certaine liberté de choix en ce qui concerne les pères et les mères qui nous sont désignés.

J'ai alors posé ma dernière question :

— Comment avez-vous su qui j'étais ? Comment m'avez-vous retrouvé ?

Cette explication encore était aussi inattendue que les autres. L'éducation mentale des sujets traités par le Centre Durward comportait une « préparation » psychodynamique à la future existence qui nous était promise en ce monde, et cela afin que les esprits réincarnés puissent se signaler d'eux-mêmes.

En général, cela se produisait dès que l'esprit réincarné atteignait l'âge de dix ans. Le conditionnement préparatoire exigeait en effet une libération de l'inconscient à cette période de l'existence et au moment du sommeil, un peu comme un mécanisme qui aurait été réglé bien longtemps à l'avance.

Dégagé du corps physique, l'esprit, obéissant au conditionnement préparatoire, entrait en communication avec le Centre. Des capteurs fonctionnant sans interruption l'analysaient, et l'empreinte psychique était transmise à un « psychodyne » pour identification, en même temps que l'esprit se chargeait de donner aux constructeurs toutes les coordonnées devant servir à son « repérage ».

C'est donc ainsi que, à l'âge de vingt ans, nous recevions une convocation du Centre et avions réellement connaissance de notre

situation, car le contact psychique réalisé vers la dixième année de notre existence ne laissait évidemment aucune trace dans notre cerveau. Tout au plus la sensation d'un rêve bizarre ayant eu lieu au cours de notre sommeil.

Voilà toute l'histoire, la mienne comme tant d'autres, et ce jour-là celle encore du jeune homme que je venais d'accompagner et qui n'avait que vingt ans.

Exactement comme moi...

Il y a de cela quinze ans...

# **PREMIÈRE PARTIE**

## CHAPITRE PREMIER

J'ai ouvert la porte du bureau directorial et je me suis trouvé devant le professeur Hattaway et son illustre collaborateur, le professeur Clayton.

Une différence physique entre les deux hommes : le premier est un sexagénaire de taille moyenne, chauve et voûté, le second un fort bel homme d'une quarantaine d'années, à la carrure athlétique et aux cheveux noirs comme du jais. Mais c'est là toute la différence, car les cerveaux qui les animent paraissent calqués sur le même modèle.

Ce sont des êtres exceptionnels, d'une intelligence pure et sans défaut. Un bon sourire s'est ajouté à de sincères poignées de mains.

— Alors, frère Greene, m'a demandé Hattaway, vous revoilà parmi nous. C'est en effet avec une certaine impatience que nous vous attendions. Comment allez-vous ?

— Le mieux possible, frère Hattaway. La musique a toujours été une passion pour moi, j'essaie de me perfectionner et je pense avoir déjà obtenu d'excellents résultats.

— On parle beaucoup de vous, en effet.

— Sur le plan moral, eh bien, disons que j'essaie de commettre le moins d'erreurs possible, mais le choix est toujours très difficile.

Frère Clayton n'a pu s'empêcher de sourire.

— Dites-vous bien que nous sommes tous logés à la même enseigne. Même si nous commettons des erreurs, les erreurs sont autant de leçons qui s'apprennent à la longue école de la perfection. Mais je pense que la faute incombe à notre sexe.

À mon tour, je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Seriez-vous donc en désaccord avec le vôtre, frère Clayton ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Physiquement, je me sens très bien dans ma peau, mais je suis persuadé que les caractères mâles et femelles sont assez incomplets par eux-mêmes. C'est d'ailleurs actuellement le but de mes travaux, car une longue étude sur les réincarnations successives tend à démontrer que seuls les individus ayant été soumis à une alternance de corps mâles et femelles atteignent à un véritable équilibre spirituel.

— Sur quoi vous basez-vous ?

— En premier lieu, sur un principe architectonique de l'univers. Toute la matière originelle dont il est issu n'était qu'un mélange intime de forces et de particules n'obéissant qu'à une seule polarité. La différenciation est venue par la suite avec la loi des contraires engendrée par le Chaos. Il s'est créé un équilibre des forces

universelles, avec la glace et le feu, le positif et le négatif, la réaction et la répulsion, la lumière et les ténèbres. Parallèlement à la matière, l'esprit aussi ne devait pas échapper à cette règle. Tous les esprits ont été créés asexués, tels les anges de la mythologie biblique, et la différenciation s'est faite avec l'union de l'esprit et de la matière. Ainsi se sont créés les principes mâles et femelles avec leurs qualités respectives, mais ces qualités sont quelque peu excessives d'un côté comme de l'autre. La polarité mâle est signe de rudesse, de force combative, de violence même, alors que la polarité femelle reste un symbole de douceur, de réserve et de soumission. Je pense donc qu'un individu ayant connu une judicieuse alternance de corps mâles et de corps femelles possède une expérience corrective largement acquise par la loi des contraires. Si vous préférez, il atteint à une sorte d'androgynat au niveau spirituel, les deux polarités se fondant en lui dans une nouvelle dimension psychique, à caractère purement ambiverti.

— N'êtes-vous pas en train de faire l'apologie de l'homosexualité, frère Clayton ?

Frère Clayton s'est dressé.

— Absolument pas, s'est-il écrié. Cette thèse ne s'applique qu'au niveau spirituel. À chacune de nos réincarnations, nous devons respecter nos caractéristiques corporelles. S'il se trouve que certains individus sont frappés d'homosexualité, c'est pour la simple raison que leur esprit ne supporte pas leur récent changement de sexe. Il reste en eux une sorte d'affinités pour le sexe auquel ils ont appartenu dans une vie passée, comme d'autres conservent une certaine propension pour l'avarice, l'orgueil ou une méfiance exagérée. L'évolution n'est pas exempte d'erreur, frère Greene. Il faut du temps... beaucoup de temps.

— Si je comprends bien, c'est dans cette intégration des polarités mâles et femmes que vous recherchez l'homme parfait destiné à gouverner le monde ?

J'ai immédiatement réalisé que ma question soulevait un problème majeur et, pendant un instant, les deux professeurs ont paru hésiter à me répondre. Puis frère Hattaway s'est avancé vers moi.

— Pas exactement, m'a-t-il répondu, il y a aussi d'autres conditions que nous sommes en train d'étudier, et nous pensons qu'il serait temps de vous mettre au courant.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez passé vos examens avec succès, frère Greene, les tests sont satisfaisants et il n'y a plus aucune raison à ce que vous ne soyez pas dans le secret. Voulez-vous que nous fassions un petit voyage ?

Je me suis bien entendu trouvé fort embarrassé, mais frère Clayton est venu à mon secours.

— Le voyage sera très rapide, quelques heures à peine, mais vous ne le regretterez pas, vous verrez.

\*  
\* \*

Nous avons quitté le Centre quelques instants plus tard et avons embarqué dans un fusauto qui a immédiatement pris son essor en direction des Montagnes Rocheuses.

Le voyage a été assez rapide en effet et nous nous sommes posés moins d'une heure plus tard dans une étroite vallée flanquée de falaises abruptes et dénuées de toute végétation.

L'appareil s'est alors engagé dans un long tunnel balisé de rampes lumineuses pour stopper enfin dans un vaste hall où régnait une intense activité.

Des hommes circulaient, vêtus de combinaisons en plastique, et j'ai immédiatement deviné qu'il s'agissait là d'individus triés sur le volet et constituant en quelque sorte une communauté secrète, totalement retranchée du monde extérieur.

J'ai deviné aussi qu'un terrible secret allait m'être dévoilé et c'est avec une certaine émotion que j'ai suivi les deux professeurs à travers une enfilade de salles et de couloirs encombrés d'appareils inconnus.

Nous avons abouti sur une longue passerelle dominant un local de vastes dimensions et à l'intérieur duquel régnait un intense va-et-vient.

Des gens s'affairaient devant des appareils électroniques pourvus d'écrans en même temps que des myriades de petites lampes bleues, rouges et jaunes palpaient sur des tableaux d'ébonite. Mais le plus étrange, c'était les hommes que je distinguais, groupés au milieu de la salle, autour d'un immense bloc de métal en forme de demi-lune.

Ils ne bougeaient pas... Ils étaient installés dans des sièges pressurisés, la tête et les membres emprisonnés dans des gaines transparentes, lesquelles, à leur tour, étaient reliées à de petits blocs individuels encastrés dans la masse d'acier.

— Vous avez devant vous, m'a dit frère Hattaway, les meilleurs spécimens de notre confrérie, ceux justement désignés pour gouverner un jour notre misérable humanité. L'*homo-machina* vient de naître, frère Greene, et c'est en lui que nous remettons toute notre destinée.

— Une synthèse de l'homme et de la machine ?

— Exactement. Les cerveaux sont reliés à des ordinateurs qui enregistrent la pensée, la développent, l'analysent, et l'étudient selon des systèmes de références accordés aux besoins de l'humanité. Toutes les suggestions sont possibles, à condition qu'elles soient réalisables.

J'étais bouleversé par cette extraordinaire révélation. Le projet était en effet à l'étude depuis de longues années et ce qu'il y avait

d'effrayant dans tout cela, c'était de savoir que ces êtres avaient définitivement rompu avec une existence normale, du moins telle que je la concevais en ce monde.

Leur vie s'écoulait au rythme des machines auxquelles ils étaient incorporés. Ils n'étaient plus tout à fait humains et leurs fonctions principales résidaient dans un cerveau en perpétuelle activité, les fonctions organiques étant purement secondaires.

C'étaient bien sûr des cerveaux d'élite, des esprits hautement équilibrés à la suite de réincarnations correctives, et ils ne vivaient que dans l'espoir d'apporter au monde les solutions les plus justes et les plus équitables.

Tout le reste leur était indifférent.

— Le concours de la machine est-il vraiment indispensable ? ai-je demandé. Qu'espérez-vous de la machine ?

— C'est en effet une question très délicate, m'a répondu frère Hattaway. Pris séparément, l'homme et la machine sont imparfaits. Même les esprits savamment éduqués que nous formons conservent leur faiblesse, c'est-à-dire que de leur côté l'erreur est toujours possible. Avec la machine seule, nous ne pouvons certes rien espérer de bon ; une machine ne possède aucun sentiment, elle est froide, rigide, inhumaine, et il lui manque la réflexion. Mais elle a la possibilité de calculer et d'analyser dans des systèmes de références qui échappent parfois au cerveau humain. Elle définit toutes les possibilités d'une cause et les établit sous forme d'effets de probabilité. Elle intervient en somme pour corriger les défauts d'une pensée, d'une idée quelle qu'elle soit, alors que le cerveau, de son côté, a la possibilité de la contrôler dans un même rapport d'équivalence. Limitée dans ses décisions, la machine n'est donc plus un danger, car les décisions ne peuvent être obtenues que par la synthèse de l'un et de l'autre.

— Un programme magnifique...

— Bien sûr, a soupiré frère Clayton, mais notre humanité n'est pas encore prête à accepter une telle forme de gouvernement. Tant que les hommes politiques et les notions de profit continueront à faire la loi dans notre société, nous n'aurons aucune chance d'aboutir. Pour l'instant, nous nous contentons d'organiser des meetings à travers le monde, afin d'amener le plus de gens possible à notre cause, mais c'est tout ce qu'il nous est possible de faire.

— Je crois savoir que vous aviez l'intention d'intervenir auprès de notre gouvernement.

Un pâle sourire est apparu sur les lèvres d'Hattaway.

— C'est chose faite, m'a-t-il dit. Nous avons eu un entretien avec notre présidente Julia Macdonald qui, pour être la première femme veillant aux destinées de notre pays, n'en est pas moins aussi obtuse

que ses prédécesseurs. Elle ne croit pas tellement en nos découvertes, et le Congrès lui-même nous taxe de charlatanisme.

— Leur avez-vous exposé toute la vérité ?

— Non... nos projets seulement. Leur révéler l'existence des hommes-machines dans ce laboratoire expérimental serait trop dangereux pour nous. Comprenez une chose, frère Greene, ce sont les assises de notre société actuelle qui sont en jeu. Nous devons faire table rase du passé si nous voulons refaire le monde, et cela ne va pas sans soulever d'énormes problèmes. Des problèmes, certes, que nous pourrions facilement résoudre, mais on ne nous le permettra pas, car nos projets ruineraient toute la politique actuelle. Voilà le drame. Alors on nous tolère, tant que nous n'empiétons pas sur les directives des autres, mais rien ne dit qu'un jour on ne nous exilera pas, nous aussi, sur un monde lointain.

Je comprenais parfaitement ce qu'il voulait dire. Frère Hattaway faisait allusion aux « exilés de Mars ».

Cela remontait en effet au siècle dernier. Après la guerre des Trois Continents, la planète Mars était devenue une colonie pénitentiaire placée sous le contrôle des Nations unies. On y avait envoyé tous les détenus politiques jugés pour haute trahison, tous les militaires accusés de rébellion, sans compter les terroristes et les criminels de droit commun.

On purgeait ainsi notre société de tous ces indésirables et il est certain que cette initiative aurait été largement poursuivie si la nature elle-même ne s'était pas montrée aussi hostile.

On s'était en effet aperçu, au bout de quelques années, que des virus mutants provenant de la planète rouge risquaient de contaminer sérieusement la faune et la flore terrestres. Des zones entières avaient été atteintes, disait-on, et il avait fallu mobiliser tout l'arsenal bactériologique pour arriver à vaincre ces dangereux virus, dont les agents propagateurs n'étaient autres que les astronefs assurant la liaison entre Mars et la Terre.

Aussi avait-on carrément abandonné les convicts à leur triste sort, de même qu'une flotte de 500 appareils de transport jugée hautement contaminée par les diverses commissions sanitaires. Certains craignaient une contamination à l'échelle humaine, mais je pensais que tout cela était bien exagéré, du fait que les exilés de Mars avaient parfaitement survécu au contact de ces agents pathogènes.

Les choses en étaient restées là depuis près de cent ans. Les décrets concernant la planète rouge étaient toujours en vigueur, aucun contact ne pouvait avoir lieu entre les deux mondes et c'est tout juste s'il existait deux stations orbitales chargées de la surveillance de la petite colonie qui, de génération en génération, atteignait, selon certaines estimations, un effectif de 4 à 500 000 âmes environ.



— Je vous l'ai dit, a repris frère Hattaway, il nous faudra encore du temps, beaucoup de temps, mais nous ne désespérons pas. En attendant, nous devons continuer nos recherches. Voilà d'ailleurs la raison pour laquelle vous avez été convoqué.

— Je ne comprends pas.

— Toutes les explications vous seront données au Centre. Allons, venez, il est temps de rentrer.

\*

\* \*

Évidemment, j'étais loin de m'attendre à ce qui m'était promis, mais je connaissais assez les deux hommes pour savoir qu'ils ne parlaient pas à la légère.

Mais en quoi pouvais-je être concerné ?

Tout d'abord, dès notre retour au Centre, je fus conduit dans une salle que je découvrais pour la première fois. Cela ressemblait à une sorte de bloc opératoire, avec une couchette orientable au milieu et puis des appareils électroniques disposés tout autour et munis d'écrans de contrôle. Des blouses blanches étaient accrochées à une patère.

Frère Hattaway m'a désigné un bloc mural hérissé de boutons et de fils boudinés.

— Voilà, m'a-t-il dit, la dernière invention de frère Clayton. C'est un relais psychodyne.

— Quel genre de relais ?

— Cet appareil permet de communiquer avec l'au-delà. Du moins est-ce le but de l'expérience.

— Avec l'au-delà ?

— Cela vous effraie ?

— Euh... eh bien... je...

Clayton s'est approché.

— Essayons d'être plus clairs, a-t-il dit. Tous nos travaux sur la réincarnation ont été jusqu'à présent couronnés de succès. Nous avons obtenu la preuve que les *egos*, après la mort du corps physique, revenaient sur Terre à la suite de périodes plus ou moins longues passées dans cette zone inconnue que nous avons coutume d'appeler... l'au-delà. Grâce à nos appareils-rétro, les sujets réincarnés, soumis à notre contrôle, libèrent leur inconscient et les souvenirs de leurs vies antérieures sont comparés aux enregistrements déjà obtenus dans le passé. Tout est clair et parfaitement net. Mais, malgré nos efforts, personne jusqu'à présent n'a pu se souvenir du temps passé dans l'au-delà. Les souvenirs enchaînent automatiquement sur les vies terrestres comme s'il existait une barrière infranchissable entre la vie terrestre et celle qui se poursuit dans l'au-delà. Il ne reste rien de ce passage et nous n'avons aucune idée de ce qui se passe entre la mort et la

renaissance d'un individu. C'est précisément ce que nous essayons de savoir.

— En réalisant un contact avec une personne défunte, c'est bien cela ?

— Avec une ou plusieurs. Si nous arrivions par exemple à obtenir des indications précises sur cette région de l'univers où se rassemblent les esprits désincarnés, je pense que cela pourrait éclairer bien des choses, en particulier sur le plan scientifique. Nous pourrions également diriger certains *egos* et peut-être encore réduire les temps neutres passés dans l'au-delà.

— Et comment vous y prendriez-vous ?

Frère Clayton m'a désigné la couchette orientable.

— Un simple voyage dans l'au-delà. Le « voyageur » est placé dans un état voisin de la mort ; son cœur continue à battre sur un rythme très lent, mais l'esprit est totalement dégagé de la matière, ainsi que de toutes sensations inhibitives et autres que le psychisme pourrait subir avec les stimuli venus de l'extérieur. Il va de soi que, dans cet état, l'*ego* est propulsé dans l'au-delà, tout en restant bien entendu sous notre contrôle. Ainsi, tout ce qui se passera au cours de ce voyage sera enregistré sur nos appareils. En somme, le « voyageur » agira à titre de relais.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Vraiment, c'est une merveilleuse idée... Mais il va falloir trouver ce volontaire... enfin je veux dire ce « voyageur »... qui...

— Nous y avons pensé, frère Greene.

— Ah !

— C'est vous que nous avons choisi.

J'ai sursauté comme si le sol se dérobaît sous mes pieds.

— Moi ?

— Ne vous effrayez donc pas à ce point.

— Mais pourquoi ? Pour quelles raisons ?

— Tout simplement parce que vous correspondez parfaitement au sujet que nous avons imaginé pour une telle expérience. Vos tests sont très satisfaisants, votre cœur est en excellent état, et vos réactions psychologiques quelque peu exceptionnelles. Mais ne faites donc pas cette tête, il n'y a aucun danger, je vous assure.

— Ce n'est pas la mort qui m'effraie... mais...

— Mais ce que vous allez découvrir dans l'autre monde, n'est-ce pas ?

Frère Hattaway s'est avancé vers moi, un petit sourire au coin des lèvres.

— Oui, je comprends, a-t-il ajouté... le domaine interdit... et cela vous inquiète. Mais il n'y a aucune raison à cela. Considérez seulement le plan scientifique de l'expérience, il est très important pour nous. De

toute façon, vous resterez sous notre contrôle, et au moindre danger psychologique, nous vous ramènerons. Si vous échouez, si vous décidez d'abandonner, vous n'aurez qu'à nous avertir. Votre rappel se fera à la seconde même. Alors, frère Greene, votre réponse ?

Devant tant de sollicitude, je n'en avais, bien sûr, qu'une seule à donner.

J'ai accepté.

## CHAPITRE II

Je suis en train de vivre une aventure extraordinaire.

Depuis trois jours, j'essaie de me familiariser avec les états dépressifs qui m'assaillent à chaque « intervention ». Tout cela est progressif, afin de m'habituer à ce nouvel état, et je n'éprouve déjà plus aucune angoisse, aucune crainte ; c'est comme une libération totale de tout mon être, comme une sorte de sommeil éveillé, si je puis dire.

Petit à petit, les étapes ont été franchies avec succès, et cela à la grande satisfaction de frère Clayton. J'ai l'impression, à chaque fois, de basculer dans un monde de ténèbres, au-delà du temps et de l'espace... dans un lieu inconnu, où le réel et l'imaginaire semblent se confondre intimement.

La sensation d'être mort et vivant à la fois, tout en restant moi-même, la sensation encore d'être précipité au milieu de présences invisibles. Je les sens, je les devine, mais je ne vois rien... Et pourtant, je suis certain qu'elles existent...

Ou bien alors est-ce un effet de mon imagination. Et si c'en était un ?

— Tout va bien, Donald ?

La voix de Clayton me parvenait avec une netteté incroyable, comme s'il s'était trouvé près de moi.

Et puis, quand je revenais à la vie, c'était encore la même question :

— Comment cela s'est-il passé cette fois ?

— Aucun changement, je n'arrive pas à établir le contact.

— Ne désespérez pas, ça va venir.

Et ça recommençait... Nouveau départ... Nouvelle incursion dans le pays de la mort...

Mais à présent plus rien ne m'effrayait ; au contraire même, j'arrivais à éprouver une sorte d'exaltation... indéfinissable.

— Allons-y, je suis prêt.

— Vous ne désirez pas vous reposer un instant ?

— Non, je suis en pleine forme, et puis j'ai le sentiment que je vais aboutir cette fois.

— Comme vous voudrez.

Je m'allonge sur la table, et frère Hattaway me fixe sur le crâne le casque à électrodes. Je vois les deux hommes s'affairer comme des ombres, préparant avec des gestes précis les phases de l'opération.

Tout se déroule sans un mot jusqu'au moment où Clayton enclenche la manette rouge.

En l'espace de quelques secondes à peine, je réalise que je suis coupé du monde extérieur. Les murs qui m'entourent disparaissent comme à travers un nuage de brouillard... un terrible silence dans mes oreilles alors que je plonge à l'intérieur d'un grand trou noir dans un froid glacial qui pénètre mon âme comme une lame d'acier.

Brusquement la chute s'accroît, vertigineuse, tandis que je m'accroche désespérément aux consignes de Clayton.

« Détendez-vous... Concentrez-vous sur le tunnel...

« Il m'attire...

« Laissez-vous entraîner... Ne résistez surtout pas.

« J'ai l'impression d'être emprisonné dans un bloc de glace.

« Simple réflexe réactionnel dû à un abaissement de votre température...

Continuez, Donald, vous êtes arrivé... Cette fois, vous y êtes...

Je comprends très bien ce qu'il veut dire. Maintenant, c'est l'inconnu, le domaine interdit... mon intrusion brutale au sein d'un anticosmos à l'énigmatique réalité.

Je ne suis plus seul... Des présences autour de moi, mais toujours invisibles, inaccessibles à mes sens.

« Concentrez-vous, Donald, restez calme... Concentrez-vous...

Toujours la voix de Clayton, accrochée à mon fantôme... J'obéis, laissant à mon esprit le soin d'analyser correctement toutes les impressions qui m'assaillent.

Et puis...

Et puis une voix, étrangère, inconnue, déchire le silence.

« Qu'est-ce que vous faites là ? Veuillez vous retirer, je vous prie...

Allons, retirez-vous...

Qui parle ? Imagination ? Réalité ?

La voix reprend, plus agressive.

« N'insistez pas, retirez-vous. C'est un ordre... Retirez-vous !

« Clayton, est-ce vous qui parlez ?

Je répète ma question, mais tout effort est inutile. Aucune réponse.

« Clayton... Clayton... Répondez...

J'éprouve soudain une angoisse insurmontable devant le silence qui persiste, et un bref instant, je m'abandonne à un absolu désarroi mental.

Mais enfin, que se passe-t-il ?

« Répondez... Pour l'amour du ciel... Qui êtes-vous ?

La voix resurgit alors dans le silence sépulcral.

« Oh, encore vous ! Pour la dernière fois, je vous ordonne de vous retirer.

Vous allez tout gâcher si vous persistez. Vous n'avez pas le droit.

« Si encore j'arrivais à comprendre ce que vous me dites...

« Lâchez-moi... Mais lâchez-moi donc...

« Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ?

L'impression brutale de basculer dans le vide, de tomber à la vitesse

d'un boulet à l'intérieur d'un puits.

Une force géante, aveugle, m'aspire au sein de bulles de lumière qui ressemblent à des étoiles lointaines. On dirait des flammes de bougies prises dans la glace.

Et puis...

Et puis le choc... la réintégration psychocorporelle... la sensation de mon cœur qui bat dans ma poitrine.

Une rude secousse qui me précipite au bord de l'inconscience... Une douleur atroce dans tout mon être... Un cri d'agonie... Je reste là, le cerveau embrumé et incapable de toute réflexion cohérente.

Je perçois des voix autour de moi mais... tout cela m'apparaît comme des sons inintelligibles.

Au prix d'un violent effort, j'ouvre les yeux, mais je ne vois rien... Rien que le noir.

Et pourtant...

Dans ma semi-inconscience, je réalise la chose placée devant mes yeux à la manière d'un écran. J'essaie de lever la main, mais je comprends vite l'inutilité de mon geste... Mon bras est emprisonné... l'autre aussi... mes jambes également...

Je suis assis, sur un siège en métal... et ma tête elle-même est coincée à l'intérieur d'un cercle de métal.

Des bruits.

Des bruits de pas, des bruits de voix.

Une main se pose sur mon cœur... une autre me tâte le poul.

— Incroyable... Il vit !

— Une résurrection ! C'est impossible !

— Constatez vous-même.

D'autres mains... d'autres voix...

— Recommencez ! Une autre décharge !

— Non, c'est illégal. Le droit de grâce est acquis.

Tumulte... Fièvre... Brouhaha...

Des présences autour de moi... Des mains s'affairent sur le cercle de métal, le casque se lève et je regarde... Je regarde la salle ronde, les hommes qui s'y tiennent, dressés devant moi, le visage bouleversé.

Je regarde le siège sur lequel je suis assis, les membres sanglés.

Une chaise de condamné à mort...

*Une chaise électrique !*

## CHAPITRE III

Où suis-je ?

La tête me tourne... mes membres sont lourds, mes muscles raidis, une douleur étoilée s'irradie dans tout mon corps... J'ai mal.

Où sont Clayton et Hattaway ? Je ne comprends pas...

J'essaie de parler, mais je reste sans voix... Ma gorge est nouée et mes cordes vocales semblent baigner dans un torrent de feu.

Je réalise seulement qu'on me débarrasse de mes sangles, tandis que des conversations rapides continuent à s'échanger autour de moi... On parle de formalités, de décrets pénitentiaires, on évoque certains articles du code pénal, on discute de pardon, de miracle et de grâce divine.

Mais enfin, que se passe-t-il ? Quel crime ai-je commis ?

On m'allonge sur un chariot roulant alors que des sonneries de téléphone éclatent de toute part... On m'ausculte, on m'examine dans tous les sens, on me déshabille à moitié.

Je ne connais pas ces gens. D'où viennent-ils ? Qui sont-ils ?

Que me veulent-ils ?

— C'est déjà fait, rassurez-vous, dit une voix. J'ai averti... Quelqu'un va venir le récupérer.

Une minute, une heure, une éternité... Je ne sais plus...

Enfin trois personnes font leur apparition dans la salle : une jeune femme et deux hommes qui me paraissent tout aussi excités que les autres.

Cela entraîne encore des discussions, des formalités ; des papiers sont signés et on m'abandonne carrément aux nouveaux venus lesquels, poussant le chariot, m'entraînent hors de la salle.

Ascenseurs, couloirs à n'en plus finir, et me voilà à l'intérieur d'une ambulance en compagnie des trois inconnus.

La voiture démarre à grand renfort de sirènes au moment où je commence à reprendre entièrement conscience.

La jeune femme s'est penchée sur moi. Elle est blonde, avec des cheveux coupés court, et un petit visage qui rappelle les peintures de Botticelli. Il y a en effet quelque chose d'angélique dans la pureté de ses traits.

Elle me gratifie d'un bon sourire.

— Alors, comment vous sentez-vous ?

— Cela va mieux, merci.

Elle passe sa main sur mon front, puis désigne mes poignets.

— Aucune trace des électrodes. Ils ont quand même fait de drôles de

progrès avec le courant icosaédrique. Le cerveau et le cœur sont bloqués, rien de plus, et le corps n'est nullement détérioré, comme c'était le cas autrefois. Ainsi, la famille peut récupérer le cadavre dans les meilleures conditions. Vous avez soif peut-être ?

— Euh... oui... en effet... je...

L'un des deux hommes qui se tient à côté d'elle s'empresse de servir une boisson et, dans la rapide conversation qui s'échange, j'apprends le nom de la jeune femme. Elle s'appelle Kirby.

Helena Kirby.

Tiens, c'est curieux, l'espace d'un éclair j'ai eu l'impression de reconnaître ce visage... Et pourtant, je ne l'ai jamais vu, je suis certain de ne l'avoir jamais vu.

— Buvez lentement.

J'obéis, et elle continue, avec un léger froncement de sourcils :

— Nous avons eu quand même très peur. Nous ne disposions que de trois minutes pour votre réintégration. Passé ce délai, vous ne l'ignorez pas, vos cellules nerveuses auraient subi d'importants dégâts, et le phénomène était irréversible. Nous avons agi dans les deux minutes, mais il était temps, à cause de certains ennuis dans les circuits... Je vous expliquerai.

Je ne comprends toujours rien à ce qu'elle me raconte. Je lui repasse le verre sans la quitter des yeux.

— Je vous en prie, mademoiselle Kirby, que s'est-il passé ? Que s'est-il passé exactement ?

Elle me pose la main sur la poitrine, mais se remet à sourire.

— Allons, restez calme, on vous expliquera plus tard. Vous avez encore besoin de repos.

— Mademoiselle Kirby, je vous en supplie...

— N'insistez pas, frère Kennedy.

Le silence s'établit, et ma tête retombe sur l'oreiller. Mes idées se brouillent... Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier, *et pour quelle raison m'appelle-t-elle frère Kennedy ?*

Non, décidément, je ne comprends pas.

J'essaie de faire un rappel en arrière : je m'appelle Donald Greene, j'ai trente-cinq ans, et je suis musicien. Pianiste. Je donne des concerts un peu partout à travers le monde. Je n'ai rien d'un génie, mais je connais une certaine notoriété, mes œuvres obtiennent l'agrément du public et je... Non, je ne suis pas marié. Célibataire. J'habite New Chicago et, en dehors de la musique, ma seule passion est d'entretenir des contacts spirituels avec la Confrérie à laquelle j'appartiens.

Je n'ai jamais fait de mal à personne. Je ne peux plus à présent. J'ai donc la certitude de n'avoir jamais commis aucun crime. Alors, *qui suis-je* dans cette situation ?

Je me souviens d'avoir participé à une expérience sur l'au-delà... et



puis c'est tout, le reste m'échappe.

Et pourtant il y a d'autres souvenirs en moi. Bien fragiles certes, des bribes, des fragments de souvenirs aussi ténus que des fils d'araignée.

L'impression d'une autre vie, d'une autre existence, mais tout cela se brouille dans mon esprit.

Frère Kennedy ? Non, je ne vois vraiment pas...

— Nous sommes arrivés.

Une voix m'arrache à mes méditations. Je quitte l'ambulance et, quelques instants plus tard, je me trouve dans une pièce confortablement meublée et avec beaucoup de monde autour de moi.

On m'entoure, on me réconforte, on me félicite même, et un homme qui s'appelle Finlay me gratifie d'un petit laïus aussi ténébreux que le reste. Ce doit être un homme très important, à en juger par le respect qu'on lui porte.

— Nous sommes très heureux de vous revoir parmi nous, sain et sauf... de bien mauvais moments, nous le savons... Une machination contre vous... Procès, fausses dépositions... Mais nous étions là... et à propos...

Je ne l'entends qu'à moitié. Il parle de secours mutuel, de justice sociale, de scandale politique, de... Que sais-je...

Il termine avec un hochement de tête :

— À présent, ils ne peuvent plus rien contre vous. Ils ne peuvent pas vous condamner une seconde fois. Plus rien ne doit vous inquiéter, frère Kennedy.

— Je vous en prie, intervient M<sup>lle</sup> Kirby, il a encore besoin de repos. N'insistez pas, soyez gentils.

Mais voilà soudain que la porte s'ouvre. Une femme fait irruption, vêtue d'une robe noire aussi noire que sa chevelure tombant en cascade sur ses épaules.

Son visage exprime à la fois l'inquiétude et le soulagement, la colère et la joie. Paradoxal, bien sûr, mais c'est ce que je ressens au fond de moi-même. Inconsciemment encore, je devine toute la méchanceté qui est en elle.

— Ralph, s'écrie-t-elle en se précipitant vers moi... Dieu soit béni, c'est donc vrai ! J'ai appris la nouvelle et je suis accourue immédiatement quand j'ai su que tu étais ici.

Une larme perle à sa paupière tandis qu'elle se tourne vers les autres.

— Pourquoi refusait-on de me laisser entrer ? Oh, vous êtes injustes... Mon pauvre Ralph !

— Madame Kennedy, votre place n'est pas ici, intervient Finlay froidement. Veuillez vous retirer, je vous prie.

— Comment osez-vous me parler ainsi ? C'est de mon mari qu'il s'agit.

— Votre mari n’a nullement éprouvé le désir de vous revoir. Vous feriez mieux de sortir, madame.

— Je suis venue avec l’intention de ramener mon mari. Vous n’avez pas le droit de vous y opposer. Il y a des lois, monsieur, et les lois sont très strictes à ce sujet.

Se détournant de Finlay, elle tend vers moi un visage presque suppliant.

— Ralph, mon chéri, oublions le passé, veux-tu ? Ce qui vient de se produire m’a fait comprendre à quel point je t’aimais. Le Seigneur est avec nous, n’allons pas contre sa volonté. Je t’en prie, Ralph, ne te laisse pas dominer par ces gens, c’est à cause d’eux que tu as eu tous ces ennuis, mon pauvre chéri. Laisse-moi t’emmener et te soigner, tu verras comme tout sera facile maintenant, n’est-ce pas, Ralph ?

Je ne sais pas pourquoi, mais cette femme me fait peur. Et puis, cette situation commence à devenir affolante. Que se passe-t-il ?

— Je vous en prie, madame, laissez-moi, je ne vous connais pas.

— Ralph !

— Je ne vous connais pas. Est-ce clair, oui ?

M<sup>lle</sup> Kirby s’est précipitée, le regard flamboyant.

— En voilà assez, madame Kennedy. Vous ne voyez donc pas qu’il n’a pas encore repris son état normal ? Je ne tolérerai pas que vous l’importuniez davantage. Sortez !

Le regard de la jeune femme en noir reste bloqué sur moi. Un regard froid, inquisiteur.

— Très bien, dit-elle, mais j’aimerais qu’il répète ce qu’il vient de dire.

Cette fois, c’en est trop. D’un mouvement de colère, je me libère de la colère qui me mine.

— Non, je ne vous connais pas, ni vous, ni tous ceux qui sont dans cette pièce. Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vus... et j’en ai assez... assez... assez... Vous me rendez fou... fou... fou...

Des voix s’élèvent, on se précipite vers moi et, au milieu de la cohue, je perçois le sourire diabolique de la créature.

— Merci, c’est tout ce que je voulais, me lance-t-elle.

Elle sort d’un pas précipité tandis qu’on m’entoure de toutes parts.

— Calmez-vous, frère Kennedy, bredouille Finlay dans la confusion générale. Tout cela va s’arranger, je vous le promets. Allons, détendez-vous et laissez faire M<sup>lle</sup> Kirby.

Helena s’est penchée sur moi avec une seringue... L’aiguille s’enfonce dans ma veine et immédiatement tout disparaît à mes regards. Mes paupières s’alourdissent et je m’endors d’un sommeil de plomb.

## CHAPITRE IV

Je ne sais combien de temps a duré mon inconscience.

J'ouvre les yeux au prix d'un terrible effort de volonté et je me retrouve dans la pièce claire aux murs argentés. Plus personne autour de moi. Rien que le vide et le silence.

Il ne s'agit donc pas d'un cauchemar, j'ai bien vécu ces incroyables événements... et mon bras porte encore la trace de la piqure hypnotique que m'a faite M<sup>lle</sup> Kirby.

Qu'a-t-il bien pu m'arriver, et dans quelle sombre histoire me suis-je fourré ? Je ne comprends pas. Non, je ne comprends absolument rien à ce qui m'arrive.

Comment ai-je pu être condamné à mort... et pourquoi ce nom de Ralph Kennedy ? Qui est cet homme, et qui est cette femme qui prétend être la mienne ? Suis-je bien certain de ne l'avoir jamais vue ?

Cette pensée me terrifie car, effectivement, quelque chose me dit que...

C'est comme pour M<sup>lle</sup> Kirby... mais je n'arrive pas à fixer mes souvenirs. Il y a aussi d'autres images qui dansent dans ma tête, comme la salle d'un tribunal envahie de monde... mais tout cela est incohérent, trop vague, trop flou, trop dilué... Oui, il s'est passé quelque chose... Mais quoi ?

Une sueur moite m'inonde le front, ma nuque aussi est trempée. D'un geste machinal, j'écarte les mèches de cheveux qui collent à mon front et je connais l'impression soudaine que ma chevelure est devenue plus abondante.

Je me tâte le crâne et me redresse d'un bond. Enfin quoi, c'est impossible, j'ai toujours eu les tempes dégarnies et voilà que mes cheveux ont repoussé... comme ça... subitement... au point que...

Je saute du lit et me précipite vers la grande glace murale qui se trouve à l'autre bout de la pièce... Mais ce que je découvre alors me glace le sang dans les veines.

Seigneur Dieu... Que m'arrive-t-il ? Ce n'est pas moi !

L'image que me renvoie le miroir n'est pas la mienne. C'est celle d'un homme que je ne connais pas. Et cet homme est grand, brun, avec des yeux noirs et profonds... La quarantaine à peu près...

*Je vis dans un autre corps. Le mien n'existe plus...*

Bonté divine, que s'est-il passé ? Un long moment je reste là, complètement anéanti, incapable de la moindre réaction et la nausée au bord des lèvres.

C'est épouvantable. Il me semble regarder un autre homme dans le

miroir.

Ralph Kennedy ! J'ai donc pris possession du corps de cet homme et je comprends maintenant les raisons pour lesquelles...

— Alors, déjà levé ?

La porte s'est ouverte derrière moi et je reconnais Helena avec un petit plateau dans la main.

— Je vous ai apporté une médication ajouta-t-elle, cela va vous retaper.

— Il faut absolument que je vous parle, mademoiselle Kirby.

Le tremblement de ma voix la fait sursauter.

— Eh bien quoi, frère Kennedy, que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de toute votre compréhension.

— Parlez.

— J'ignore ce qui m'arrive, je ne sais même pas où je suis ni comment tout cela a pu se produire. Et le plus terrible, c'est que je ne suis pas Ralph Kennedy.

La jeune femme me regarda avec une pointe d'inquiétude.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Je vous en prie, essayez de comprendre... Mon esprit occupe le corps de Ralph Kennedy, mais je suis une autre personne, je suis Donald Greene.

Je la vois pâlir subitement, comme sous l'effet d'un violent choc nerveux.

— Je vous assure que je ne plaisante pas. Ce corps n'est pas le mien. Ah, si encore je pouvais vous donner une explication...

— Ainsi, vous avez volé le corps de Ralph Kennedy ?

— Volé ?

— Au moment de sa mort... J'aurais dû m'en douter. C'était donc vous qui étiez branché sur les circuits de récupération.

Je m'avance.

— Quels circuits ?

Elle lève les yeux au ciel et se met à soupirer.

— Quand nous avons essayé de ramener l'esprit de Kennedy dans son propre corps. Il y a eu rupture au moment de la mort par électrocution et il nous a fallu établir une liaison entre l'au-delà et le corps de Kennedy. C'est à ce moment-là que vous êtes intervenu... Ah mon Dieu... Cette fois, j'ai compris.

— Oui, en effet, je me souviens... Quelqu'un essayait de m'empêcher de... Je n'entendais que sa voix... J'ajoute, la gorge sèche :

— Elle m'intimait l'ordre de me retirer des circuits, mais je ne pouvais pas comprendre, mademoiselle Kirby, je ne pouvais pas...

— C'était moi.

— Vous ?

Elle paraît faire un violent effort sur elle-même.

— Si vous me disiez ce qui s'est passé ? Et d'abord, qui était ce Ralph Kennedy ? Qui était cet homme dont j'occupe le corps ?

— Un membre très important de notre confrérie.

— Oui, je m'en doute, mais...

— Nous lui devons certaines découvertes scientifiques sur la réincarnation, mais aussi un nouveau procédé concernant la transplantation des esprits de vivant à vivant.

— Je ne comprends pas.

Elle hausse les épaules.

— Il y a des tas de gens, vous savez, qui désirent mourir et qui se suicident, et d'autres qui ne se sentent pas très bien dans leur corps. Le professeur Kennedy avait trouvé le moyen de réaliser cette sorte de... compensation, si vous préférez.

— De quelle façon ?

— D'une façon tout à fait légale. Il aurait suffi qu'une personne désireuse de mettre fin à ses jours soit en possession d'une décharge délivrée par le gouvernement pour qu'une autre personne puisse prendre possession de son corps. L'expérience avait déjà été tentée avec un singe supérieur. Un esprit humain a été transplanté dans le corps d'un gorille et cela pendant plusieurs jours. Lorsque l'esprit a réintégré son propre corps, tout s'est passé normalement, c'est-à-dire que nous avons enfin la preuve que les transplantations de vivant à vivant pouvaient se faire sans le moindre risque. Mais le gouvernement, instruit de ce projet, a refusé de le légaliser publiquement. Il tenait à en avoir le monopole, afin que les transplantations ne soient opérées qu'au bénéfice des hommes d'État et des personnalités politiques assurant les destinées de notre pays. Ils pensaient ainsi vaincre la maladie, les accidents et acquérir une sorte d'immortalité leur conférant l'image de demi-dieux. Mais cela visait aussi à saper impitoyablement les réformes sociales que nous préconisons et dont ils ne connaissent que trop le danger qu'elles représentent pour eux. Bien entendu, le professeur Kennedy a refusé de livrer son secret, et c'est la raison pour laquelle on s'est acharné à le détruire. Il a été accusé d'atteinte à la sécurité de l'État, et on lui a mis sur le dos des crimes qu'il n'a pas commis. Il a donc été condamné à mort, mais nous avons décidé de le récupérer, sachant fort bien que sa survivance à son « exécution » entraînerait sa grâce automatiquement. Juridiquement, personne ne pouvait aller à l'encontre d'une loi qui, sans avoir jamais encore été appliquée, reste tout de même valable depuis des siècles.

— Comment avez-vous opéré ?

— En utilisant le procédé de Kennedy lui-même. Nous avons disposé, autour du pénitencier, quatre voitures équipées de

récupérateurs psychiques lesquels, une fois en service, assuraient un champ psychomagnétique concentré sur l'esprit de Kennedy. J'ai accepté de servir de relais et mon esprit a été projeté dans l'au-delà au moment de l'exécution, afin de servir de support à celui de Kennedy. Normalement, la réintégration ne posait aucun problème, mais vous êtes apparu et vous avez tout gâché. Voilà toute l'histoire.

Elle serre les dents, puis hoche la tête.

— Il vous tardait de revenir, je comprends. Depuis quand êtes-vous mort, monsieur Greene ? Combien de temps avez-vous passé dans l'au-delà ?

Je la regarde avec un froncement de sourcils.

— Mais... je ne suis pas mort... J'étais bien vivant quand j'ai été dirigé sur l'au-delà... Tout cela a été si rapide...

— Je ne comprends pas. Qui vous a expédié dans le sub-néant ?

— Les professeurs Clayton et Hattaway.

— Je n'ai jamais entendu parler d'eux.

— Enfin voyons, ce sont eux qui dirigent le Centre Durward dans le Colorado.

— Colorado ? Où est-ce ?

Je soupire.

— Mademoiselle Kirby, le Colorado est un ancien État de notre pays.

— Je regrette, le Colorado n'a jamais été un état amerloquien. Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Amerloquien ? Vous voulez dire américain ?

— Monsieur Greene, si nous continuons comme ça, nous n'en sortirons jamais. D'où venez-vous ?

— Mais, bon Dieu, je m'escrime à vous l'expliquer. Je suis américain et j'habite New Chicago.

— Où cela se trouve-t-il ?

— Est-ce que vous vous moquez de moi ? C'est à son tour de soupirer.

— Je crois que vous feriez mieux de me raconter votre histoire.

— Oh, elle est très simple. Je me suis rendu au Centre Durward et j'ai accepté de me prêter à une expérience sur l'au-delà. Les professeurs Clayton et Hattaway essayaient d'établir un contact entre les vivants et les esprits désincarnés occupant temporairement cette zone. J'ai été libéré de mon corps physique et j'ai atteint l'au-delà. Nous nous sommes rencontrés et vous connaissez la suite. Rien de plus.

— Ah ! mon Dieu...

— Qu'y a-t-il ?

Je la vois pâlir tout à coup.

— Comment s'appelle le monde d'où vous venez ?

— Quelle question !  
— Je vous en prie, répondez.  
— Eh bien, la Terre, bon sang. La Terre !  
— Quelle curieuse analogie. Le nôtre s'appelle Terra.  
— Êtes-vous devenue folle ?  
— C'est vous qui ne comprenez pas, monsieur Greene. *Vous arrivez d'un autre monde.*

— Quoi ?  
— Un monde parallèle au nôtre. Et cela ne fait aucun doute. Et le plus étrange, c'est que...

Elle donne l'impression de chercher ses mots.

— Il y a longtemps que nos savants s'en doutaient... et il a fallu que cela se produise avec vous.

— Vous dites une autre trame spatio-temporelle ?

— Vous avez certainement entendu parler des univers parallèles. Cela existe. Nous pouvons considérer chaque univers comme intégré à une chaîne vibratoire qui lui est propre. Il peut donc exister plusieurs harmoniques et, dans chaque harmonique, nous ne pouvons être en contact qu'avec les êtres et les choses accordés à une même longueur d'onde. Vous avez tout simplement changé d'harmonique, monsieur Greene.

— Par mon passage dans l'au-delà ?

— L'au-delà est un terrain neutre, toutes les âmes s'y rencontrent. Dégagés de la matière, les esprits s'affranchissent des lois cosmiques.

— Et je serais retombé dans un monde pratiquement identique au mien ?

— C'est bien là le plus étrange en effet... du moins avec ce que vous venez de m'apprendre. Si je comprends bien, il existe, dans votre monde, une confrérie semblable à la nôtre.

— Et nourrissant les mêmes projets, si je ne m'abuse.

— Les « hommes-machines » ?

— Oui.

Elle hoche la tête, puis :

— Une question.

— Je vous en prie.

— Simplement prise au hasard. Quelle a été votre dernière guerre ?

— Eh bien, nous l'appelons la guerre des Trois Continents... au siècle dernier.

— Au siècle dernier ?... Oui, je vois. Et je suppose aussi que votre continent a été découvert par un navigateur de l'ancienne civilisation.

— Christophe Colomb était son nom.

— Le nôtre s'appelait Christu Hallombo.

Elle baisse les yeux.

— Incroyable, murmura-t-elle. Mais, bon sang, qu'allez-vous faire

maintenant ?

— Vous ne pouvez rien changer, mademoiselle Kirby.

— C'est à vous que je pense.

— Eh bien, j'expliquerai tout à vos amis. Je ne tiens pas à ce que vous me considériez comme un intrus.

— N'en faites surtout rien.

— Pour quelles raisons ?

Elle se met à marcher dans la pièce, perdue dans ses réflexions, puis :

— Non, non, ne dites rien. Il faut que cela reste entre vous et moi. Une indiscretion pourrait se produire et, si cela vient aux oreilles du gouvernement, vous êtes perdu. Ils nous accuseront d'avoir mis un autre esprit dans le corps de Kennedy et d'avoir falsifié sa « résurrection ». La transplantation est interdite, vous le savez. Non seulement ils vous tueront, mais cela risque aussi de nous entraîner dans de très graves complications. Je vous en prie, monsieur Greene, pas un mot là-dessus. À personne !

— Mais on va s'apercevoir que je ne suis pas Kennedy. J'ignore tout de son passé.

— Restez tranquille. Donnez-leur l'impression d'être encore sous le choc. Tout le monde sait que nous avons eu beaucoup d'ennuis dans ce transfert. Plus tard, nous verrons. Je vais y réfléchir.

— Soit. Mais...

— Faites-moi confiance.

Le ton est ferme et je ne puis que m'incliner devant autant d'assurance. Elle ne m'oblige même pas à avaler la potion qu'elle m'a apportée. Dans le fond, c'est bien inutile et la seule chose à respecter, c'est de regagner mon lit, ce que je fais sans discuter, alors que des pas retentissent dans le couloir.

Trois hommes font leur apparition dans la chambre et, parmi eux, je reconnais immédiatement le professeur Finlay.

Ce dernier s'approche de moi tandis que son regard saute sur la jeune femme.

— Alors, comment va-t-il ?

— Pas très brillant, répond Helena, mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter. La mémoire lui reviendra, petit à petit.

— Lui avez-vous parlé de sa femme ?

— Euh... non... mais est-ce bien utile ?

— C'est quand même, pour lui, une question très importante.

Finlay me regarde avec une certaine bonhomie.

— Frère Kennedy, me dit-il, est-ce que vous vous souvenez de votre femme ?

Un petit signe complice de la part d'Helena me fait hocher la tête.

— Vaguement, oui, mais c'est encore bien flou.



— Excusez, je vous prie, la manière dont je l'ai éconduite, mais c'était dans votre intérêt. Nous n'ignorons rien de vos ennuis conjugaux, et je sais pertinemment que vous n'avez jamais manifesté le désir de la revoir après votre séparation. J'ignore dans quel but elle a essayé de remettre le grappin sur vous, mais cela m'a inquiété. C'est la raison pour laquelle j'ai refusé votre départ. Est-ce que vous comprenez ?

— Vous avez sans doute raison, frère Finlay... Merci de votre aide.

Il me sourit et me tâte le pouls alors que brusquement la porte s'ouvre.

Un homme vient d'apparaître dans l'encadrement. Il est grand, mince, et porte un blouson de fibroplastex garni de multipoches.

Son visage ressemble à celui d'un oiseau de proie.

Et l'oiseau de proie me regarde avec un petit air ironique.

## CHAPITRE V

Tout le monde s'est retourné sur l'intrus. Un moment de surprise, d'inquiétude même, mais l'homme n'y prête aucune attention.

Il sort un petit appareil photo d'une de ses poches et le fait sauter dans sa main.

— Robert Cogan, lance-t-il, de *Mondia-Express*. Il y a beaucoup de journalistes à l'entrée et on refuse de les recevoir. Ce n'est pas très gentil. Moi, j'ai réussi à me faufiler et quelqu'un a bien voulu m'indiquer la chambre.

— Que voulez-vous ? demande froidement Finlay.

— Rien qu'une petite interview. Ce n'est pas tous les jours qu'un homme ressuscite après une électrocution, n'est-ce pas, professeur Kennedy ?

Il s'est approché de moi, un petit sourire narquois au coin des lèvres.

— Ça me fait plaisir de vous revoir. Comment allez-vous ?

J'ai l'impression qu'il est en train de me tendre un piège. Je ne réponds pas, tandis qu'il ajoute sur le même ton goguenard :

— Enfin, voyons, vous me reconnaissez... J'ai déjà eu l'occasion de vous interviewer, il y a quelques mois de cela. Nous avons même dîné chez Lorenzo, à New City. Nous avons mangé du homard à la pastèque, vous vous souvenez, n'est-ce pas ?

— Voulez-vous me laisser, monsieur Cogan je ne suis pas en état de vous répondre.

— Allons, allons, faites un petit effort.

— N'insistez pas, intervient M<sup>lle</sup> Kirby, le professeur Kennedy est encore très déprimé.

— Aurait-il perdu la mémoire ? Il prend un air mystérieux.

— Vous avez tort, me dit-il, et je n'ai pas l'intention de me laisser avoir. Vous n'êtes pas le professeur Kennedy (son doigt se tend, accusateur) vous occupez son corps, mais vous n'êtes pas Kennedy. Qui êtes-vous ?

— Tout cela est absurde et ridicule. Qu'est-ce qui vous permet de le penser ?

— L'information que j'ai reçue de M<sup>me</sup> Suzan Kennedy, et je l'ai payée très cher. Elle est formelle ; vous ne l'avez pas reconnue, et elle est sincèrement persuadée que vous n'êtes pas son mari. Pour une femme qui a sacrifié à un homme dix ans de son existence, il y a des choses qui ne trompent pas. Vous avez subi un transfert de vivant à vivant !

— Mais c'est faux ! clame Finlay rouge de colère. Je puis vous

assurer que c'est bien le professeur Kennedy qui est devant vous. Enfin, voyons...

— Je n'en crois rien. Mais je veux quand même vous donner une chance.

Il se retourne vers moi, tout heureux de l'effet qu'il vient de produire.

— Si vous êtes bien le professeur Kennedy, acceptez de comparaître devant une commission d'enquête. J'organiserai une table ronde et ce sera à vous de vous justifier. Soyez demain matin à 10 heures dans la salle du Congrès.

— C'est impossible, s'emporte Finlay. Le professeur Kennedy est encore trop faible. Attendez au moins qu'il ait retrouvé son état normal.

— C'est mon dernier mot, messieurs. Vous savez très bien que les transferts de vivant à vivant sont interdits par la loi. Et mon journal n'a nullement l'intention de vouloir mystifier le gouvernement. À vous de réfléchir.

— Et si le professeur ne se présente pas ?

— Alors, je dénonce toute l'affaire en première page, avec la déclaration officielle de M<sup>me</sup> Suzan Kennedy.

Le même sourire ironique revient sur ses lèvres tandis qu'il me lance avant de franchir la porte :

— Vous aussi, réfléchissez, monsieur. Je reviendrai ce soir chercher votre réponse.

La porte claque sur un soupir de Finlay. Helena Kirby est d'une pâleur extrême. En ce qui me concerne, ça ne va pas fort non plus et, dans cette situation, je me sens comme une bête prise au piège.

— Cet homme-là est fou, complètement fou, m'envoie Finlay d'un air sincèrement ennuyé. Mais ne vous inquiétez de rien, frère Kennedy, nous allons reporter ce débat jusqu'à ce que vous soyez à même de leur prouver votre identité. Laissez-moi faire, il suffit de gagner un peu de temps.

— Demandons un délai de huit jours, intervient Helena.

— Je pense que nous l'obtiendrons, mais si M<sup>me</sup> Kennedy fait appel à la loi pour reprendre son mari, cela va bougrement compliquer les choses.

— Je vais y penser, conclut Helena. Et maintenant, je vous demande de me laisser seule avec lui. Je vous en prie.

Elle prépare des seringues et les trois hommes n'insistent pas. Ils quittent la pièce sans un mot de plus et j'en profite pour sauter de mon lit.

— Vous n'allez pas recommencer avec vos piqûres ! Je commence à en avoir assez. Mais dites-leur la vérité, bon sang, dites-la-leur !

Elle rejette les seringues dans la boîte. Ce n'était qu'un prétexte pour

les faire sortir et cela me rassure.

— Calmez-vous, me dit-elle. Les choses sont assez compliquées comme ça sans que vous les compliquiez davantage. Habillez-vous !

— Que je m'habille ? Oui, et après ?

— Vous devez quitter le Centre, monsieur Greene. Immédiatement !

— Pour aller où ?

— Ne posez pas de questions. Ayez confiance en moi. Si vous restez ici, vous êtes perdu.

— On va me rechercher.

— Ne vous inquiétez pas de ça.

— Les autres vont vous poser des questions. Qu'allez-vous dire à Finlay ?

— Je m'arrangerai. Le principal, c'est qu'on ne vous trouve plus ici.

Et elle ajoute avec une pointe de nervosité :

— Allons, vite... Habillez-vous !

## CHAPITRE VI

Hormis les dangers évoqués par Helena Kirby, je me suis longtemps demandé s'il n'y avait pas une autre raison qui pouvait inciter la jeune femme à tant de sollicitude à mon égard.

Cette raison existait effectivement, mais je ne l'ai devinée que bien plus tard, c'est-à-dire après les terribles événements qui ont marqué mon séjour à Red Stones.

C'était le nom de l'endroit où j'avais été conduit à la suite d'un voyage-éclair en compagnie d'Helena, et à ce moment-là j'étais trop préoccupé par mon propre sort pour essayer de comprendre l'inquiétude toute personnelle de ma jeune protectrice.

Mais reprenons les faits à leur début.

Le fusaujet s'est posé devant une vieille bâtisse aux murs de pierres grossièrement assemblées et au toit fortement incliné. L'intérieur était constitué de trois pièces encombrées de meubles rustiques abandonnés à la poussière et aux toiles d'araignée, et si la cuisine me paraissait assez délabrée, en revanche, les provisions alimentaires amenées par Helena me donnaient l'assurance que je ne mourrais pas de faim.

Pour l'eau, aucun problème également. Il y avait un puits au-dehors et tout était parfait de ce côté-là.

C'est ainsi que j'ai appris que cette vieille bicoque, perdue en plein désert, n'était autre qu'un ancien relais de chasse ayant appartenu, autrefois, à la famille d'Helena. Elle en avait hérité mais, depuis, personne n'y venait jamais.

Il est vrai que la région était plutôt sinistre. Rien qu'un mélange de terre et de sable rouge bordé à l'horizon par des montagnes rugueuses et dénuées de toute végétation.

Un séjour en somme qui ne présentait rien de bien affriolant mais, d'après Helena, c'était l'affaire d'une huitaine de jours, le temps demandé par le professeur Finlay pour surseoir à la convocation de Robert Cogan.

Elle m'a d'ailleurs confirmé ces propos le lendemain lorsqu'elle est venue me retrouver à Red Stones.

Elle n'avait rien caché à Finlay et celui-ci avait approuvé son initiative, étant tous deux les seuls à connaître l'endroit où je m'étais réfugé.

Comme il fallait s'y attendre, Cogan était revenu au Centre et ma disparition ne pouvait qu'apporter une preuve de plus à son actif. Il avait fait paraître son article en première page et, à la suite de cette accusation directe, le professeur Finlay s'était empressé d'intervenir

auprès du Congrès.

Faisant appel à des questions d'ordre médical, il avait obtenu un délai de huit jours pour le complet rétablissement du professeur Kennedy, se refusant jusque-là à le livrer aux mains des enquêteurs.

Certes, Finlay était sincère, il restait pleinement persuadé que la mémoire allait revenir à celui qu'il considérait toujours comme étant le professeur Ralph Kennedy, mais, à mon sens, il était en train de signer lui-même son propre arrêt de mort.

C'est alors qu'Helena m'a fait part de son idée. Il existait effectivement au Centre un « enregistrement » mnémopsychique de Ralph Kennedy, dans lequel étaient gravés les souvenirs et les principaux événements ayant jalonné la vie de cet homme.

Sur ce monde encore, les processus de réincarnation restaient soumis aux mêmes principes que nous utilisons sur Terre, au Centre Durward.

Grâce à cet « enregistrement » et aux conseils personnels d'Helena, je pouvais *devenir* Ralph Kennedy, autrement dit posséder la véritable personnalité de cet homme dont j'occupais le corps.

Mais encore fallait-il pouvoir se procurer cet « enregistrement », car il se trouvait, de même que les autres, dans une chambre blindée où seuls quelques hauts personnages du Centre avaient accès.

— J'y arriverai, m'a assuré la jeune femme. Nous aurons l'« enregistrement » avant la fin de la semaine, ne vous inquiétez pas.

— Soit. Et quand bien même réussirions-nous, croyez-vous que les gens du Congrès ne vont pas se douter de quelque chose ?

Elle a haussé les épaules.

— C'est possible, comme ils peuvent également se douter que nous avons nous-mêmes réintégré l'esprit de Kennedy au moment de l'électrocution. Mais ils ne pourront jamais le prouver et ils seront bien obligés de respecter les lois. Rien ne servira non plus de vous ramener sur la chaise électrique en tant que Ralph Kennedy, si Ralph Kennedy doit ressusciter une seconde fois. D'ailleurs, ils s'en garderont bien.

— Pas de nouvelles de... de ma femme ?

Elle a souri.

— Non, aucune, mais elle ne s'avouera certainement pas battue.

— Si terrible que ça ?

— Vous en jugerez vous-même quand vous connaîtrez la vie de Kennedy.

— Alors, pourquoi l'a-t-il épousée ?

— C'est bien ce que je me suis demandé.

Sa réponse était un peu sèche, ce qui m'a incité à lui dire :

— Vous n'avez pas l'air de l'aimer beaucoup, n'est-ce pas ?

— Je vous en prie, ne continuons pas sur ce sujet. Il est tard et je

dois rentrer. Au revoir, monsieur Greene.

\*  
\* \*

Elle est repartie, et j'ai repris ma vie de solitaire. Le plus curieux en moi, c'est que j'en arrivais maintenant à considérer Helena comme une vieille connaissance. Il me semblait l'avoir connue bien avant notre première rencontre au pénitencier.

J'avais déjà ressenti cette impression avec Suzan, et petit à petit j'arrivais à considérer Finlay avec la même impression.

Des bribes de souvenirs flottaient en moi ; mais je n'arrivais toujours pas à les réunir, à les clarifier. Ça restait flou.

Et pourtant, il y avait l'image d'un tribunal, la vision fugitive d'un petit bateau flottant sur un lac avec une personne à côté de moi... une personne dont je ne voyais pas le visage, mais qui pouvait très bien être Helena.

Il y avait aussi l'image d'un appartement avec de grandes baies dormant sur une terrasse fleurie, et puis d'autres visages encore que je ne connaissais pas et qui défilaient dans ma tête sans réveiller en moi aucun souvenir. C'était rigide, figé... comme des photos qui auraient défilé sur un écran.

J'ai finalement compris tout ce que cela signifiait et Helena a été de mon avis. L'esprit, et pour cause, n'avait rien à voir là-dedans, il ne s'agissait pas de souvenirs spirituels, mais de souvenirs gravés dans les neurones du cerveau. Un phénomène purement chimique, auquel il manquait, bien entendu, le moteur principal, c'est-à-dire l'esprit chargé d'en faire la synthèse.

Et le mien n'était pas accordé sur le chimisme neuronique de Kennedy. Voilà pourquoi je n'arrivais pas à remonter aux sources des événements et pourquoi ceux-ci me paraissaient trop fluides pour être interprétés correctement.

Et voilà aussi pourquoi il était indispensable que je me soumette à l'« enregistrement » de Kennedy, le procédé étant basé sur l'intégration psychique des souvenirs.

*En somme, c'était mon propre esprit qui allait synthétiser les souvenirs d'un autre !*

Mais il y avait pire, et je m'en suis rendu compte par la suite. Je me suis aperçu que mes doigts avaient perdu leur élasticité et que j'étais devenu incapable de pianoter de mémoire. Je ne disposais, certes, d'aucun instrument à Red Stones, mais j'avais à plusieurs reprises essayé de « jouer » sur un clavier imaginaire, en l'occurrence la longue table de bois qui se trouvait dans la pièce principale.

Dans certains cas, un musicien peut facilement se passer de sons audibles, il lui suffit de les « entendre » dans sa tête. De ce côté-là, rien

n'avait changé, une fugue de Bach restait gravée dans mon esprit, de la première note à la dernière, mais c'étaient mes doigts qui refusaient de « jouer ». Il n'y avait plus de synchronisme entre mes doigts et mon esprit. Il ne restait plus rien de mes longues années d'étude, plus rien que cette musique intérieure désormais vouée au silence.

J'ai alors réalisé que je subissais l'emprise physique de ce corps qui n'était pas le mien... et qui demeurerait malgré tout fidèle à ses propres disciplines.

Un conditionnement différent, des réactions purement mécaniques et nullement accordées à ma personnalité... et qui demeureraient vivaces par le jeu complexe du thalamus, du cervelet, de la moelle épinière et des glandes endocrines.

C'est ainsi que je me suis découvert un appétit féroce, alors que j'avais toujours été ce que l'on appelle « un petit mangeur ». Et puis aussi, et c'était là le plus alarmant, une sensualité violente difficile à refréner.

Kennedy avait été un grand amoureux, un homme très sensuel, et je devenais à mon tour la proie de ses besoins intimes. C'est son corps qui me rappelait à l'ordre, exigeant ainsi sa part des relations sexuelles.

Cela devenait comme une hantise, il me fallait une femme, une femme qui puisse me libérer de ces tourments, une femme que je pourrais toucher de mes mains, serrer contre moi et posséder dans l'exacerbation de mes sens. Une femme qui...

Je la voyais dans mes rêves, je l'imaginai, je l'inventai, belle et magnifique, et se prêtant à tous mes désirs. Mais tout cela n'était que chimères, et quand Helena est revenue, deux jours plus tard, mon cœur s'est mis à battre à grands coups précipités.

En elle, je ne voyais plus que la femme, et je la découvrais telle qu'elle était vraiment : une créature splendide, comparable à celle de mes rêves... et je la devinais à travers son vêtement lisse qui la moulait de la tête aux pieds. Je ne voyais que ses seins durs aux pointes agressives, sa taille mince, ses hanches pleines et rebondies. Je savais aussi que sa peau était douce, blanche et chaude comme les pétales d'un lys sous les rayons du soleil.

J'ai été sur le point de m'élancer, de la saisir dans mes bras, mais je n'en ai pas eu le courage, et elle est repartie sans même se douter de mon désarroi.

Elle m'a apporté des livres, afin de meubler ma solitude, ainsi qu'un petit appareil visiophonique, ce qui m'a permis, pendant un certain temps, de dominer le corps qui m'abritait. J'ai chassé de ma tête toutes mes obsessions et me suis concentré sur les livres d'Helena. J'ai alors découvert toute l'incroyable ressemblance qui existait entre ce monde et celui d'où je venais.



Deux univers pratiquement identiques, à quelques variantes près, bien sûr. Le soir, à travers la fenêtre, je regardais la voûte céleste et, sans être particulièrement calé en astronomie, j'ai du moins repéré quelques constellations apparemment identiques à celles que je connaissais déjà : la grande Ourse, la petite Ourse, les Pléiades, Cassiopée, le Bélier... La Lune, aussi, était une réplique exacte de notre satellite.

Quant à la planète elle-même, les cartes que je découvrais dans les livres me rappelaient assez correctement la configuration des océans et des continents terriens.

Les noms étaient différents, mais certains présentaient tout de même une certaine analogie avec les nôtres.

Et le plus étrange encore, c'était l'histoire de ce monde... comme si elle s'était déroulée parallèlement à celle de la Terre. À peu près les mêmes guerres, les mêmes monarques, les mêmes hommes politiques, les mêmes lois, le même développement technique, la même évolution.

Deux harmoniques différents, certes, mais si proches l'un de l'autre. Un peu comme une gamme mineure comparée à une majeure. Oui, une simple différence dans les vibrations.

Et, quand j'ai regardé à l'horizon, je me suis dit encore que cette région ressemblait étrangement au Colorado, et que les montagnes que j'apercevais dans le lointain pouvaient tout aussi bien être les Montagnes Rocheuses.

Mais un beau matin, l'arrivée soudaine et imprévue d'Helena Kirby a mis un terme à mes rêveries. Son fusauto s'est posé lourdement devant la maison et elle est apparue devant moi, le visage défait, le souffle court. J'ai immédiatement compris qu'il se passait quelque chose de très grave.

— C'est terrible, m'a-t-elle annoncé, ce qui se passe est vraiment terrible.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Vous n'avez donc pas écouté les nouvelles ?

J'ai secoué la tête.

— Non.

— Depuis hier soir, nous vivons des heures folles. On assassine tous les chefs de gouvernement.

— Que dites-vous ?

— Cela a commencé avec le président Lao Mé-tsoung. Depuis il ne se passe pas une heure sans qu'on n'annonce la mort d'un autre chef d'État. Le nôtre, Herald Fordson, a été assassiné ce matin à 5 heures, ainsi que Rikky Singer. Des commandos prennent position dans tous les palais gouvernementaux et les postes administratifs. C'est le massacre.

— Mais enfin... qui ?

— Les « exilés de Warch »... autrement dit, de la planète rouge.

J'ai immédiatement fait le rapprochement entre la planète Warch et la planète Mars, tandis qu'elle ajoutait :

— Entrons vite, et allumez votre poste.

## CHAPITRE VII

Les heures qui ont suivi nous ont apporté de bien effarantes nouvelles.

Le monde entier vivait dans la fièvre, l'inquiétude, et le désarroi le plus complets. Toutes les capitales étaient en état d'alerte, mais les choses allaient rudement vite à en juger par les informations qui nous parvenaient de certaines chaînes privées échappant encore au contrôle des « envahisseurs ».

On se battait au cœur même des centres gouvernementaux, à Moïcou, à Vhé-Kin, à Helrinki, à Talger, à Pharis, à Nelbourn, à Kouba, à Warlington. Des effectifs militaires étaient lâchés dans le combat, un peu partout dans le monde, mais il semblait qu'il fût déjà trop tard, si l'on considère la soudaineté et la rapidité avec lesquelles l'invasion s'était produite.

Les stations orbitales n'avaient même pas enregistré le passage des astronefs warchiens, lesquels, supposait-on, avaient pris contact avec Terra depuis déjà deux ou trois jours.

Des commandos armés avaient fait leur apparition avec la même soudaineté et le massacre avait commencé, impitoyablement, aux quatre coins de la planète.

Des combats faisaient rage, bien sûr, mais l'on devinait déjà une certaine désorganisation dans les pouvoirs publics. Et le plus incroyable encore, c'est que l'armée elle-même était incapable de réoccuper les centres administratifs pris d'assaut par les forces warchiennes. Celles-ci utilisaient d'ailleurs des armes extrêmement meurtrières, ce qui achevait de semer la panique parmi les populations.

Et voilà que tout à coup d'autres astronefs faisaient irruption dans le ciel et prenaient contact avec les capitales livrées à la pagaille et à la confusion générale.

Les communiqués d'information parlaient de centaines d'appareils bourrés d'armes, de munitions et de troupes sérieusement entraînées. Tous les centres de télécommunications étaient déjà pratiquement aux mains des Warchiens, et des appels au calme étaient inlassablement diffusés par l'état-major ennemi.

*« Restez tranquilles, ne bougez pas de chez vous... Aucun mal ne vous sera fait. Nous ne sommes pas venus dans l'intention de détruire ce monde ni de l'asservir. Nous sommes des hommes libres et fermement décidés à combattre l'injustice sociale. Notre but est de faire de Terra un monde nouveau, un monde de justice et de liberté, sans distinction de classe, de*

*sexe ou de couleur... Un monde sans frontière et ne connaissant qu'une seule politique : celle de l'amitié et de la fraternité des peuples.*

D'autres communiqués annonçaient également la création d'un gouvernement mondial dont le siège n'était pas encore fixé, mais qui allait prendre en main tous les problèmes de l'humanité. Et, pendant ce temps, l'extermination des hommes politiques continuait à travers le monde.

On les pourchassait, on les traquait, on les abattait impitoyablement. Cette sanglante opération était devenue comme une chasse aux sorcières, une ruée forcenée contre tous ceux qui portaient l'étiquette d'une politique, quelle qu'elle fût.

Des têtes tombaient, des têtes de ministres, de sénateurs, de chefs de parti, des têtes par milliers, si bien qu'au bout de deux jours à peine il semblait qu'il n'y eût plus rien à couper.

Oui, tout allait décidément vite, et les Warchiens étaient déjà les maîtres tout-puissants de la planète.

Mais comment diable avaient-ils pu réussir une telle opération éclair ? Et dans quel but ?

Je ne l'ai su que plus tard, à la suite de quelques informations de source warchienne.

Dans ce monde-là, on retrouvait encore une curieuse analogie avec la déportation des prisonniers sur la planète rouge, au siècle précédent.

Par la suite, aussi, le même désintéressement et l'abandon pur et simple de la nouvelle société warchienne, laquelle, de génération en génération, avait atteint le chiffre de 500 000 âmes. Mais ces gens-là avaient toujours nourri l'espoir de revenir sur leur monde d'origine et ce débarquement éclair semblait avoir été prévu et organisé de longue date.

Comment pouvait-on s'en douter en effet, d'autant que les relations étaient depuis longtemps coupées entre les deux mondes.

On se souvenait alors que les Terraens avaient aussi abandonné sur Warch plusieurs centaines d'astronefs qu'une commission sanitaire, certainement abusée par de faux diagnostics, avait jugés contaminés par les hypothétiques virus warchiens. Et c'était là le drame, car les Warchiens s'étaient tout bonnement servis de ces appareils pour envahir Terra.

Et le plus incroyable encore, c'est qu'ils avaient découvert un système de protection rendant leurs astronefs insensibles à tout repérage électromagnétique. Même les radars étaient impuissants à les déceler.

Le reste ne découlait que d'un effet de surprise. Un pays, quel qu'il soit, est toujours paralysé lorsqu'il perd le contrôle de ses centres vitaux. Une défense sur le plan militaire n'est possible qu'en cas de

conflit prévu, ou organisé. Et ce qui se passait avait davantage l'aspect d'une révolution que d'une guerre.

Quant au but de tout cela, disons que c'est une autre histoire... et c'est bien le sujet de la conversation que nous avons eue, Helena et moi, quelques jours plus tard.

Elle est revenue ce matin-là avec une impression d'inquiétude sur le visage.

— Eh bien, m'a-t-elle dit, voilà qui arrange pour vous beaucoup de choses. Il n'y a plus de gouvernement amerloquien, cela devrait vous réjouir.

Je l'ai regardée.

— Je n'ai jamais porté les politiciens dans mon cœur, c'est vrai, ai-je répondu. Mais de là à me réjouir de la mort des autres, non, c'est une règle karmique que je tiens à respecter, mademoiselle Kirby.

— Il ne s'agit pas de ça. Le délai est écoulé, et je n'ai toujours pas réussi à me procurer l'« enregistrement » de Kennedy. Si vous aviez dû comparaître devant le Congrès, vous seriez déjà un homme mort. Maintenant, plus personne ne s'occupera de vous. Le monde a changé.

— Oui. On déporte des criminels sur une autre planète et leurs descendants, un siècle plus tard, viennent refaire la société, c'est curieux.

— Les enfants de bandits ne sont pas forcément des bandits.

— Oui, bien sûr, mais je reste pour ma part très réticent quant aux belles promesses de ces gens. Pour un peu, nous pourrions imaginer qu'ils ont réussi par la force à faire ce que nous projetons nous-mêmes par la discipline et l'éducation spirituelle.

— La suppression des hommes politiques ?

— Non seulement cela, mais aussi l'abolition des frontières, la création d'un gouvernement mondial, l'instauration des libertés humaines et la fraternité des peuples. Venant de la part de ces gens, croyez-vous que cela soit possible ?

Elle n'a pas répondu, comme si elle attendait que j'aie jusqu'au bout de ma pensée. J'ai continué avec un haussement d'épaules :

— Considérez une chose, mademoiselle Kirby. Notre société actuelle ne connaît que deux systèmes de gouvernement : la démocratie et la dictature. Ce que nous préconisons n'a rien à voir ni avec l'un ni avec l'autre. Pour quelles raisons ? Parce que nous nous sommes rendu compte que ces deux formes de politique ne pouvaient qu'entraîner l'humanité à sa perte. La démocratie, avec le suffrage universel, se comporte à la manière d'une balance extrêmement sensible, puisqu'il suffit d'un petit pourcentage de voix supplémentaire pour faire pencher le fléau d'un côté ou de l'autre. Mais la faible majorité qui l'emporte dans ce cas était-elle suffisante pour imposer sa politique ? Et la légitimer ? La démocratie entraîne l'affrontement des partis

politiques, la création de groupes, de castes, de cellules et d'associations tendant à diviser la société par le jeu détestable de la jalousie et de la haine. C'est aussi l'affaiblissement des grandes valeurs et la multiplication des petites. Quant à la dictature, c'est pire. Une dictature ne s'impose que par le massacre et l'oppression, et ses leaders se font abusivement les représentants légitimes d'un peuple qui n'a jamais droit à la parole. On endoctrine les masses, on les façonne, on les modèle, on les conditionne et, un beau jour, c'est la guerre, car la guerre est l'aboutissement de toutes les dictatures. Alors, je vous repose la question : croyez-vous que les Warchiens soient venus apporter le bonheur à l'humanité ? Ce ne sont que des hommes qui vont gouverner sur d'autres hommes. On a effacé ce qui existait pour nous imposer une nouvelle politique, mais cette politique n'est autre qu'une dictature à l'échelle mondiale. Une dictature warchienne !

Helena m'a approuvé d'un léger signe de tête.

— Oui, vous avez certainement raison, monsieur Greene. On ne peut imaginer que les hommes vivent en paix aussi longtemps que la Justice ne régnera pas sur ce monde. Un jour, cette Justice, c'est nous qui l'accomplirons.

— Avec les hommes-machines ?

— En doutez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Venant de vous, je comprends mal votre scepticisme. Ces créatures que nous conservons jalousement sont plus qu'humaines et aussi bien plus que des machines. Je vous ai écouté faire le procès des politiciens, c'est juste dans un sens, mais il faut considérer qu'ils ont représenté les seules formes de Pouvoir adaptées à notre humanité depuis la plus haute Antiquité. Comme le cheval a précédé l'automobile. Doit-on pour cela mépriser le fringant coursier ?

— Je n'apprécie pas tellement cette comparaison.

— Je veux simplement vous dire que les plus honnêtes et les plus vertueux des politiciens n'auraient jamais pu résoudre les problèmes humains de leur époque, du fait que les sociétés elles-mêmes n'étaient nullement préparées à les accepter. Dans leur ignorance, les peuples ont aussi leur responsabilité. Et je précise bien *dans leur ignorance*. En ce qui nous concerne, nous avons bénéficié de la science et de l'évolution technique ; voilà pourquoi nous sommes en mesure de créer des êtres capables de refaire l'humanité.

— Je suis d'accord avec vous, mademoiselle Kirby, mais l'humanité pêche encore par ignorance et ce sont les hommes qui me font peur. Est-ce qu'ils accepteront cette nouvelle forme de pouvoir ? Parviendrons-nous seulement à leur faire admettre ces nouvelles disciplines ? C'est cette transition qui me fait peur.

Elle n'a pu s'empêcher de sourire.

— Nous y avons pensé, rassurez-vous, a-t-elle ajouté en matière de conclusion. Nos programmes sont prêts. Malheureusement, ce n'est pas pour demain et, avec ce qui vient de se passer, je crains fort que nos projets ne soient sérieusement retardés. Allons, n'y pensez plus et mettons-nous à table, je meurs de faim.

Nous avons déjeuné ensemble pour la première fois. Dans ce tête-à-tête, nous avons oublié nos préoccupations immédiates et parlé de choses et d'autres.

Je la regardais et je la trouvais plus belle encore. Elle avait négligemment dégrafé quelques boutons de sa combinaison de fibroplastex et mon regard était invinciblement attiré par la naissance de ses seins.

Les mêmes pensées sont revenues en moi... quelque chose, d'incontrôlable, suggéré, provoqué par la nature même du corps que je possédais.

Alors, brusquement, j'ai compris. Ralph Kennedy avait été l'amant d'Helena, elle lui avait appartenu, tous deux s'étaient aimés, et je subissais cette réaction, incontrôlable, à tel point que je me demandais avec effroi si, à mon tour, je ne tombais pas amoureux d'Helena.

Un instant elle a surpris mon regard et j'ai deviné ce qui se passait en elle. J'étais l'image de Kennedy, le désir était en elle, mais ce qui la retenait, c'était de savoir *que je n'étais pas Kennedy !*

Elle s'est alors chargée de clore l'entretien et s'est levée brusquement.

— Je dois vous quitter, monsieur Greene. À très bientôt, certainement.

— Vous ne m'emmenez pas ?

— Non, rien ne presse. Il est préférable que vous restiez ici encore quelque temps... On ne sait jamais...

— Enfin voyons ! Qu'ai-je à craindre maintenant ?

— Rien qu'une précaution, monsieur Greene. N'insistez pas.

Je ne pouvais pas me douter à ce moment-là à quel point elle avait raison. Je m'imaginai seulement qu'elle mettait un peu trop de zèle dans ses initiatives ou du moins qu'elle essayait de me faire payer cher la place que j'occupais dans le corps de son amant.

Mais quand elle est revenue, deux jours plus tard, j'ai enfin compris la valeur de toutes ses précautions.

Helena a sauté de son appareil et s'est précipitée vers moi comme une folle.

— Ce matin, des membres du haut commandement warchien se sont présentés au Centre, m'a-t-elle annoncé. Ils ont certainement dû avoir connaissance de l'article de Robert Cogan. Ils vous recherchent, monsieur Greene !

## CHAPITRE VIII

C'est à partir de là que les ennuis ont recommencé, mais cette fois, il n'était plus question de tergiverser. Les Warchiens avaient appris l'existence de notre confrérie et se montraient passablement inquiets quant aux expériences effectuées sur l'au-delà.

Intéressés aussi par le cas du professeur Ralph Kennedy au point d'exiger une comparution de sa personne dans les vingt-quatre heures à venir.

— Ils veulent savoir qui vous êtes exactement, a continué Helena sur sa lancée. Peu leur importe de savoir si, en tant que Ralph Kennedy, vous êtes coupable ou non des crimes dont on vous a accusé. Cela ne les intéresse pas. Ce qui les inquiète, c'est la portée morale et sociale que nos projets peuvent avoir sur une humanité dont ils sont devenus les maîtres. Alors de deux choses l'une : s'ils découvrent que vous n'êtes pas Kennedy, ils vont nous accuser d'avoir entrepris une réintégration incontrôlée, avec des effets basés sur le hasard, ce qui ne manquera pas de discréditer nos travaux aux yeux du monde entier. Non seulement nous perdons la confiance de ceux qui souscrivent à notre cause, mais nous tombons aussi sous le coup de l'illégalité. En revanche, s'il est démontré que vous êtes bien Ralph Kennedy, personne ne pourra jamais prouver le rôle que nous avons joué dans ce cas, et ils seront bien obligés de s'incliner.

— Et comment vais-je faire, bon sang... Vous en avez de bonnes !

— Rassurez-vous, j'ai obtenu l'« enregistrement » de Kennedy. Je l'ai apporté.

Je l'ai regardée avec des yeux ronds.

— Et vous ne le disiez pas ?

— Allons, donnez-moi un coup de main.

Helena avait réussi. Profitant de l'agitation qui avait régné dans le Centre après la visite des Warchiens, elle avait pu se faufiler dans la chambre blindée et s'emparer de l'« enregistrement » mnémopsychique de Kennedy. Elle avait aussi apporté un appareil d'intégration portatif que nous avons immédiatement dégagé de son fusauto.

Selon elle, tout pouvait être fait assez rapidement, et je lui ai laissé le soin de s'occuper des préparatifs. Elle a glissé la bande enregistrée dans le bloc et branché les circuits, tout en me disant :

— Vous avez raison, monsieur Greene, il s'agit bien d'une dictature... Une dictature à l'échelle mondiale, comme cela ne s'est encore jamais produit. Et le pire, c'est que nous sommes pieds et



poings liés. Toutes nos forces sont entre leurs mains.

— Ont-ils fixé le siège du gouvernement mondial ?

— Cela a été annoncé ce matin.

— Je suis navré, mais mon visiophone est tombé en panne.

— Ils ont choisi Pharys, monsieur Greene.

Pharys, autrement dit Paris ! Cette ville merveilleuse, la plus belle de toutes, berceau séculaire des libertés humaines, en dépit justement des erreurs humaines, était devenue le siège de la dictature warchienne. C'était bien triste...

— Quand vous serez prêt, monsieur Greene... À quoi pensez-vous ?

— Euh... non... à rien...

— Allongez-vous sur le lit.

Helena a coiffé ma tête d'un casque à électrodes.

— Ne pensez à rien. Faites le vide dans votre cerveau, concentrez-vous sur les images que vous allez recevoir. Vous verrez, c'est très facile. Prêt ?

— Prêt.

Elle a branché les contacts et le vide s'est fait autour de moi.

\*

\* \*

Cela a quand même duré des heures, mais pour moi le temps n'avait plus aucune valeur.

J'ai vécu en quelques heures la longue existence de Ralph Kennedy. J'ai tout appris de lui, *j'ai été lui*, par ses goûts, ses aspirations, sa vie privée, son travail, j'ai acquis ses souvenirs les plus personnels, les plus intimes. Rien ne m'a échappé.

— C'est terminé, monsieur Greene.

J'ai rouvert les yeux comme si je sortais d'un long sommeil et, quand j'ai regardé Helena, cela m'a causé une bien étrange impression.

— Comment vous sentez-vous ?

— C'est drôle.

— Il va falloir vous y habituer. J'ai souri et je me suis levé.

— Oui, oui, bien sûr, mais je ne pense pas qu'il y ait de difficultés. À propos de Suzan, vous aviez raison, c'est une chipie. Je l'ai pourtant aimée au début... C'est incompréhensible ça... Enfin, je veux dire que Kennedy a fait la même réflexion que moi. Sur les questions de travail, il y a beaucoup de choses qui me surprennent. En effet, tout cela est si inattendu. Je suppose aussi que je dois renouer avec mes anciennes amitiés, mais cela encore ne soulèvera pas le moindre problème. Dans le fond, je suis un bourreau de travail, mais aussi un homme très sentimental. J'ai quitté ma femme pour une jeune personne dont je suis tombé follement amoureux. Le dimanche, nous nous promenons

en bateau sur le lac et il m'arrive certains soirs d'aller l'attendre chez elle, après le travail. Nous bavardons, mais nous ne souhaitons que l'instant qui va nous réunir, où nos deux êtres n'en feront qu'un, parce que cette jeune personne aussi...

— Je vous en prie, monsieur Greene...

Helena m'a jeté un regard bouleversé.

— C'est de vous que je parle, Helena.

— Vous aviez déjà compris, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je m'en suis doutée.

— J'ai aussi compris pour quelle raison vous avez veillé sur moi avec autant de sollicitude. Pas seulement à cause des risques que je représentais pour votre confrérie, mais surtout parce que j'étais l'image de Ralph. Vous vous donniez l'illusion de le conserver vivant, rien que pour vous. Vous vous accrochiez à son souvenir.

— Taisez-vous ! Tout cela a été terrible pour moi, monsieur Greene.

Je me suis avancé.

— Je sais, mais vous oubliez une chose. C'est que j'ai maintenant épousé cet amour. Et ça, je ne l'ai pas souhaité. En moi-même, je vous connais autant que Ralph, chaque souvenir est gravé dans mon esprit. Je vous désire, Helena, et je ne puis m'en défendre.

— Monsieur Greene, pour l'amour du ciel...

— Je ne sais même plus si je suis Greene. Avec ce que vous venez de faire...

— Ne dites plus rien, je vous en supplie, ne dites plus rien...

À ce moment-là, elle n'est déjà plus consciente de ce qu'elle dit, et le même trouble, le même vertige s'empare de moi. Je la saisis dans mes bras et elle se blottit contre ma poitrine, le souffle court, le cœur battant. Nos lèvres s'unissent dans une morsure cruelle et nous nous abattons sur le lit dans un débordement de fièvre.

Elle est nue, offerte, et les yeux pleins de larmes, heureuse et suppliante comme une femme ne l'a jamais été.

\*

\* \*

Nous ne retrouvons nos esprits que bien plus tard, alors que le soleil décline à l'horizon.

Mais le charme est rompu, et nous réalisons bien vite tout ce que cette situation a de pénible et de douloureux.

Dans le fond, je m'en veux de cette faiblesse, mais en suis-je vraiment responsable ?

Ce que je redoute se produit alors que nous reprenons le sens des réalités.

— Je suis navrée, monsieur Greene, me souffle Helena, j'ai perdu la

tête. Mais quoi qu'il en soit, c'est à Ralph que j'ai pensé. C'est avec *lui* que j'ai fait l'amour, pas avec vous.

J'ai tourné la tête.

— Oui, je comprends.

— Ne m'en veuillez pas. Si vous saviez ce que je ressens en vous regardant... Aussi, je crois qu'il sera préférable de ne plus nous revoir dès que tout sera rentré dans l'ordre à votre sujet.

— Oui, c'est une très sage résolution.

— Eh bien...

Elle a haussé les épaules.

— Eh bien, a-t-elle ajouté, il faut partir maintenant.

## CHAPITRE IX

Warlington. Le bureau privé de James O'Keefe, gouverneur adjoint du nouveau secteur amerloquien.

Une pièce immense qui grouillait d'une foule impatiente et dans laquelle j'avais été introduit à 10 heures du matin.

James O'Keefe était un grand bonhomme au visage pâle, laiteux, et, comme tous les Warchiens, il portait une barbe épaisse taillée « en cube ». Il se voulait jovial, bon enfant, simple et direct, mais sa véritable nature transpirait à travers l'uniforme pourpre et rutilant qui le moulait à la manière d'une gaine.

Je devinai en lui le militaire, le conquérant, le janissaire des temps modernes, imbu de sa personne et de sa haute supériorité, tout cela savamment camouflé derrière une attitude faussement débonnaire.

Dès mon entrée dans la pièce, il m'a salué avec de grands gestes de courtoisie, m'a indiqué un siège et s'est empressé de me dire :

— Nous sommes très honorés de faire votre connaissance, professeur Kennedy, et je suis personnellement très heureux que vous ayez répondu à cette convocation dans les délais proposés. Il n'est bien entendu pas question de réviser votre procès avec l'ancien gouvernement amerloquien, nous n'avons nullement l'intention de vous nuire en quoi que ce soit. Le passé est le passé, et notre rôle est justement de le faire oublier. Toutefois, et vous n'êtes pas sans le savoir, certaines rumeurs ont couru sur votre compte, et c'est afin de les dissiper que j'ai tenu à vous convoquer. On prétend en effet, et cela à la suite d'expériences effectuées par le Centre expérimental auquel vous appartenez, que vous ne seriez pas le professeur Kennedy. Vous occuperiez son corps, mais votre esprit serait celui d'une autre personne. Je comprends que tout cela est fort ennuyeux, mais vous devez vous prêter à un examen de contrôle le quel, j'en suis persuadé, tranchera définitivement cette affaire.

L'interrogatoire a démarré avec mon assentiment, et O'Keefe a fait appel au volumineux dossier qu'il possédait sur la personne de Ralph Kennedy. C'est incroyable, toute la foule de détails qu'il avait pu réunir.

Cela a bien entendu commencé par des questions de famille ; date et lieu de naissance du père, de la mère, des grands-parents, leurs activités professionnelles, etc.

Jusque-là, tout allait parfaitement bien, et les « souvenirs » emmagasinés dans mon esprit me permettaient de répondre sans la moindre hésitation.

J'ai dû parler également de mon enfance, des collègues que j'avais fréquentés, citer au passage quelques noms de professeurs, de personnes que j'avais connues par la suite.

À chacune de mes réponses, le visage de O'Keefe se fendait d'un petit sourire, amical et confiant.

Et puis, sur son geste, un homme s'est avancé vers moi et j'ai immédiatement reconnu le journaliste Robert Cogan. Celui-ci ne lâchait pas prise et j'ai facilement compris que son journal était passé au service des Warchiens.

— Tout cela est très bien, m'a-t-il dit, mais pourrait aussi être le résultat d'une leçon apprise. Si vous le permettez, je reviendrai sur notre dernière entrevue. J'ai été franchement étonné que vous ne me reconnaissiez pas.

J'ai secoué la tête.

— Il est vrai que j'étais très déprimé ce jour-là, monsieur Cogan, mais rassurez-vous, je vous reconnais très bien maintenant. Nous avons en effet déjeuné ensemble il y a quelques mois *chez Lorenzo* à New City. Oui, oui, je me souviens parfaitement du homard à la pastèque. Mais il y a eu un autre plat avant le homard.

— Euh... oui... attendez, une sorte de fricassée, c'est ce que vous voulez dire ?

— Non, monsieur Cogan, pas une fricassée, c'était une quiche lorraine, vous ne vous souvenez pas ?

Cogan s'est mis à sourire.

— Oui, en effet, c'était une quiche lorraine.

— Je l'ai commandée au moment où quelqu'un est venu interrompre notre conversation. Un sénateur, est-ce que nous sommes d'accord ?

— Eh bien, euh... oui... le sénateur Cooper, je crois bien.

— Non, le sénateur Cooper est resté à sa table, c'est le sénateur Davidson qui est venu me parler. Je suis navré, monsieur Cogan, mais il semblerait plutôt que ce soit vous qui perdiez la mémoire.

Ce petit duel oratoire avait semé quelques remous dans l'assistance et Robert Cogan donnait l'impression d'avoir reçu une gifle plutôt sévère.

O'Keefe a ramené le silence et s'est repenché sur le dossier.

— Professeur Kennedy, a-t-il repris au bout d'un instant, j'ai ici quelques détails provenant de votre femme, M<sup>me</sup> Suzan Kennedy. Il me serait agréable que vous répondiez à quelques questions. Si vous vous souvenez bien, l'avant-veille de votre mariage, vous lui avez adressé une lettre depuis Pharys. J'ai cette lettre sous les yeux. J'aimerais que vous m'en donniez le détail si possible.

J'ai levé les yeux au ciel.

— Cela fait plus de dix ans, monsieur le gouverneur. Oui, je me

souviens de cette lettre, mais je ne me sens pas capable de vous la réciter par cœur.

— Non, donnez simplement des détails.

Je me suis concentré et quelques bribes de souvenirs me sont venues à l'esprit.

— Eh bien, je disais à Suzan toute la peine que je ressentais d'être aussi loin d'elle à seulement quarante-huit heures de notre mariage. Je l'assurais de mon amour et je... Ah oui, je lui parlais aussi de la bague que je lui ramenaïs de Pharys... une alliance sertie de diamants. Le reste, je ne m'en souviens pas.

— Sans importance. Le soir de votre mariage, vous vous êtes rendus à Miami. À quel hôtel êtes-vous descendus ?

— Le nom m'échappe, monsieur le gouverneur, je me souviens de l'hôtel donnant sur la mer, avec une piscine juste à côté du terrain de tennis, mais...

— Je vais vous citer cinq noms d'hôtels, essayez de vous souvenir. *Le Mohambo*, *le Palm Beach*, *le Rialto*, le...

— Stop ! *Le Rialto*, oui, c'était bien *le Rialto*.

— Est-ce que vous vous souvenez aussi du numéro de la chambre ? J'ai soupiré.

— Le 13. Oui, Suzan a toujours été superstitieuse. Dans tous les hôtels où nous sommes descendus, elle a toujours exigé la chambre n° 13. Cela devait, paraît-il, garantir notre union. Lamentable, vous ne croyez pas ?

Cette réplique a amené quelques petits sourires dans l'assistance en même temps qu'un certain apaisement des esprits. Mais l'interrogatoire s'est poursuivi sur d'autres détails de ma vie, pris au hasard dans le dossier.

Au bout de deux heures, O'Keefe m'a donné l'impression de vouloir abandonner la partie, mais il est revenu à la charge avec, cette fois, un petit air embarrassé.

— Une dernière question, professeur, m'a-t-il dit en jouant avec ses doigts. Une question d'ordre... intime, qui nous permettra de conclure.

— À quel sujet ?

— M<sup>lle</sup> Helena Kirby. D'après mes renseignements, vous seriez fort lié avec cette personne depuis que vous avez quitté votre femme. Il n'y a à mon avis que Ralph Kennedy qui puisse répondre à cette question.

— Et... quelle est-elle ?

— Le dossier médical de M<sup>lle</sup> Kirby fait mention d'un petit détail... disons corporel... Je dis bien un petit détail, se trouvant à la partie inférieure de son corps. Pouvez-vous préciser ?

Je n'ai pu me défendre d'un froncement de sourcils.

— Suis-je obligé de répondre à cette question, monsieur le gouverneur ?

— Je crois que oui.

— Soit. Puisque vous m'y obligez, je dirai que M<sup>lle</sup> Kirby a une tache épidermique, de couleur marron, sur l'aîne gauche. Dois-je également vous parler du grain de beauté qui se trouve sous le sein droit ?

Il n'en fallait pas davantage pour provoquer la réaction que j'espérais. Pour tous ces gens, seul l'amant d'Helena, en l'occurrence Ralph Kennedy, pouvait connaître des détails aussi intimes, et cela suffisait à classer l'interrogatoire.

Des voix chaleureuses se sont élevées, des mains se sont tendues vers moi alors que le gouverneur adjoint refermait le dossier. Le même sourire mielleux était réapparu sur ses lèvres.

— Voilà enfin dissipé le doute qui planait sur vous, professeur Kennedy. Veuillez accepter toutes nos excuses, mais vous comprendrez, j'en suis persuadé, que tout cela était indispensable. Ceci étant réglé, il y a quand même une chose qui nous intrigue, c'est de savoir de quelle façon vous avez pu survivre aux effets de l'électrocution. Qu'avez-vous ressenti à ce moment-là ?

J'ai souri.

— Il me serait bien difficile de l'expliquer ? Disons que j'ai consacré de longues années de ma vie à discipliner mon *ego*... par rapport aux différents états de vibrations électromagnétiques qui différencient justement ceux de la vie et ceux de la mort. La survivance d'un esprit, après la mort physique, ne s'accorde qu'en fonction d'un déplacement dans l'échelle des vibrations. Autrement dit, le substrat éthéro-cosmique qui lutte contre les forces de destruction dans le corps physique tend à se modifier pour accéder à un autre milieu vibratoire, mais une autre force tend également à le ramener à cette enveloppe physique avec laquelle il est soudé depuis sa naissance. Scientifiquement, je pense que dans mon cas, c'est cette dernière force qui l'a emporté. Il reste bien entendu l'interprétation religieuse, et vous la connaissez autant que moi, je veux dire le miracle.

Ce n'était pas très clair, bien sûr, mais j'avais la pleine assurance d'avoir répondu exactement comme l'aurait fait Kennedy à ma place. Juste ce qu'il fallait pour noyer le poisson...

O'Keefe a hoché la tête.

— Nous ne retiendrons que cette dernière hypothèse, professeur. Pour être franc, nous ne sommes pas très convaincus des résultats qui semblent avoir été obtenus par les membres de votre Confrérie, au sujet des réincarnations contrôlées. Au pire même, et si vos théories étaient pleinement fondées, nous ne pensons pas qu'elles seraient profitables à l'humanité. On ne fabrique pas des saints sur commande, professeur, et, d'autre part, une communauté de saints ne pourrait que dénaturer l'espèce humaine. Il faut de tout monde pour faire un monde, et c'est la raison pour laquelle nous sommes fermement

opposés à la continuation de ces travaux. Aussi, je vous demanderai de limiter vos rapports avec les autres membres de votre Confrérie. En revanche, et je vous le dis au nom du gouvernement mondial, nous sommes très intéressés par vos travaux personnels concernant les transplantations de vivant à vivant.

Il a pris un temps, comme pour bien marquer ses propos, puis s'est avancé vers moi.

— Nous manquons de renseignements, c'est un fait, mais nous savons les difficultés que vous avez connues avec l'ancien gouvernement. Nos intentions sont différentes et nous pensons qu'un tel procédé pourrait être légalisé publiquement sous contrôle gouvernemental. Qu'en pensez-vous, professeur ?

J'ai senti le piège, et la seule façon de m'en sortir était encore de tabler sur ce qu'ils ignoraient.

— Ne retombons pas dans les mêmes erreurs. Je n'ai jamais garanti le résultat complet de mes expériences. Je ne puis prendre une telle responsabilité.

— Une tentative a été faite avec un singe.

— Trois jours seulement. Ce qui ne signifie pas que l'esprit transplanté puisse s'accorder indéfiniment avec le corps récepteur.

— Alors, pourquoi ne pas reprendre vos travaux ? Nous sommes tout disposés à vous procurer un laboratoire complet. Réfléchissez, professeur, vous avez tout à gagner en obtenant l'appui du gouvernement mondial, nous ne refuserons rien à ceux qui acceptent de nous aider.

C'était clair et net, bien dit et sans fioriture inutile, mais j'ai préféré couper court.

— Merci de cette précision, monsieur le gouverneur, ai-je répondu en me levant. Puis-je me retirer maintenant ?

O'Keefe n'a nullement tenu compte de cette fermeté avec laquelle je rompais l'entretien. Il a souri, au contraire, et s'est empressé de me serrer la main.

— Je suis certain que nous nous reverrons, a-t-il ajouté. J'aurai toujours plaisir à vous recevoir. Je vous demande seulement de réfléchir à ma proposition. Au revoir, cher monsieur.

J'ai salué tout le monde et j'ai quitté la pièce.

D'un pas ferme et décidé.

Conscient et satisfait de mes réponses et de mes décisions.

J'ai descendu le grand escalier de marbre, et j'ai tiré le rideau sur mon passé.

Celui de Donald Greene.

Je n'étais plus Donald Greene.

J'étais un autre.

*Désormais, j'étais le professeur Ralph Kennedy !*



## DEUXIÈME PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

Peggy est une très jolie fille, adorable à tous les points de vue, mais j'ai rompu au bout de trois semaines.

Je commençais à la trouver insupportable. Avec elle, j'ai essayé d'oublier Helena, mais c'est impossible.

Je n'ai pas revu Helena, je ne la reverrai sans doute jamais, et je crois que c'est préférable après ce qui s'est passé entre nous. N'empêche qu'elle me manque terriblement et qu'aucune autre femme au monde ne pourra la remplacer.

Je n'ai pas non plus essayé de revoir Finlay ni mes autres camarades du Centre. Par précaution, je m'en suis tenu aux conseils du gouverneur adjoint, sans ignorer toutefois que notre Confrérie continuerait à survivre et à se propager dans le secret et sous la menace.

Nul d'entre nous n'ignore en effet que l'humanité est entrée dans une ère nouvelle, à laquelle, de gré ou de force, nous devons nous adapter.

La confiance ne m'abandonne pas, loin de là, mais je n'ai toujours pas réussi à reprendre le cours de mes travaux. D'un autre côté, il ne reste rien de mes notes, de mes écrits dans le bureau de mon appartement privé de New City. J'ai tout détruit la veille de mon incarcération, afin qu'aucun de ces papiers ne tombe aux mains des enquêteurs, lancés contre moi par l'ancien gouvernement.

J'ai donc repris possession de mon appartement et, si je l'ai trouvé livré au désordre à la suite des fouilles minutieuses entreprises par les enquêteurs, j'ai en revanche apprécié toutes les lettres de soutien et de réconfort qui m'ont été adressées, de par le monde, par des gens qui voyaient en ma « résurrection » le gage même d'une justice divine.

À la réflexion, il me fallait laisser passer un peu de temps et profiter de l'apaisement des choses pour qu'en moi tout devienne plus clair.

J'ai visiophoné à David Carpentier, un de mes vieux amis qui habite Pharys, et le brave garçon a immédiatement sauté sur l'occasion pour m'inviter à venir passer huit jours dans sa petite propriété.

David et moi sommes toujours restés de bons amis et nous avons hâte de nous retrouver. Il me demandait simplement de reporter mon voyage d'une quinzaine, à cause d'une histoire de famille qui l'obligeait depuis quelque temps à des déplacements assez fréquents.

J'ai attendu, mais une mauvaise nouvelle m'est arrivée un matin. David est mort après trois jours de souffrances vraiment terribles. On l'a enterré rapidement et je n'ai obtenu de sa famille que des

renseignements très vagues au sujet de sa maladie.

On m'a simplement parlé de taches rouges sur le corps, et d'une forte fièvre ayant entraîné la mort.

Pauvre David ! Tout a été si rapide, vraiment...

— Alors, comme ça, tu n'es pas parti ?

Cette réflexion sort tout naturellement de la bouche de Diana lorsque je la rejoins au « Galaxie Club » et alors que je devrais me trouver dans le jet à destination de Pharys. À moins qu'il ne s'agisse de Betty ?... Mais non, c'est bien de Diana qu'il s'agit.

Il est vrai qu'elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Diana et Betty sont deux sœurs jumelles que seul un « intime » peut arriver à différencier. Au début, je m'y trompais comme tout le monde, et de même que leur mari commun.

Elles ont en effet épousé le même homme et cela en vertu d'une loi (seule loi bigamique de ce monde) qui permet à un homme de prendre pour épouses deux sœurs jumelles qui refusent d'être séparées dans la vie. On lui accorde donc cette femme en double exemplaire.

Mais le mari de Betty et de Diana s'est vite lassé de cette double légitimité et c'est un peu par jeu que je me suis lancé dans cette aventure.

Elles sont charmantes, bien sûr, amusantes au possible, mais le cœur n'y est pas. Alors, l'une ou l'autre, quelle importance ?

Nous buvons un verre, nous dînons et, dès la fin du repas, c'est elle qui me propose de me raccompagner avec son petit fusauto.

— Ah, j'oubliais, me dit-elle avec un air détaché. On a dû emmener Peter en clinique ce matin. (Peter, c'est le mari.) Il paraît que ça ne va pas très bien.

— Quelque chose de grave ?

— Je ne sais pas. Il se plaignait de douleurs dans la tête, et sa peau est couverte de plaques rouges, d'après ce qu'on dit.

— De plaques rouges ?

— Moi, je pense qu'il boit trop, ça devait lui arriver. Enfin, c'est la vie. On monte ?

Arrivés devant chez moi, Diana m'indique l'appartement... mais je refuse tout net, prétextant un peu de fatigue et surtout le besoin de me sentir seul. Elle n'insiste pas et je m'empresse de lui dire :

— À demain, je t'appellerai.

— Non, c'est Betty que tu appelleras... Enfin, voyons, Ralph...

— Tu as raison. Alors, on se reverra après-demain. Bonne nuit.

Nous nous quittons, et l'ascenseur m'emporte au dix-huitième étage du building, mais une surprise m'attend au bout de la course. La porte de mon appartement n'est pas fermée à clé et à peine l'ai-je poussée que je me trouve en présence de trois personnes : un homme que je ne connais pas, le journaliste Robert Cogan, et puis encore une femme.

Et celle-ci n'est autre que Suzan.

## CHAPITRE II

Suzan profite de ma stupéfaction pour parler la première. Elle s'est avancée vers moi avec un sourire dans lequel elle semble mettre toute sa sincérité.

— Ralph, me dit-elle, nous t'attendions. Je me suis souvenue que j'avais conservé une clé de l'appartement et j'ai moi-même pris cette liberté. Comment vas-tu ?

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Que me voulez-vous ?

— N'ayez aucune crainte, me lance Cogan, simplement discuter un moment avec vous.

— Je te présente M. Georges Sullivan, enchaîne Suzan en me désignant le gros bonhomme qui se tient à côté d'elle. M. Sullivan est un de mes amis, un personnage très important. Nous avons eu l'occasion de parler très souvent de toi, et il a tenu à te connaître.

— Je ne vois pas la raison.

— Votre femme va vous expliquer, me renvoie Sullivan en souriant à son tour. Vous verrez que, dans le fond, son idée n'est pas si bête que ça. Allez-y, Suzan, expliquez-lui.

J'ai l'impression soudaine d'être tombé dans un piège, d'autant plus que l'attitude de Suzan commence à m'inquiéter sérieusement. Je me méfie de toutes ses fausses gentillesse qui ne sont que des masques jetés sur son hypocrisie naturelle.

— Essayons tout d'abord d'oublier ce petit malentendu, me dit-elle. Il faut reconnaître que ton attitude à mon égard m'avait un peu surprise lors de ma venue au Centre, mais...

— Venons-en aux faits.

— Comme tu voudras. M. Sullivan dirige la « Houston Company », dont la renommée est mondialement connue, tu ne l'ignores pas. Tu n'ignores pas non plus que c'est cette société qui a fourni au Centre expérimental du professeur Kinslay la plupart des appareils électroniques.

— Je sais.

— Mais, contrairement à ce que tu pourrais penser, M. Sullivan n'est pas seulement un homme d'affaires. C'est aussi un homme d'avenir toujours à la pointe du progrès.

— C'est possible, mais je ne vois pas ce que vous attendez de moi.

— J'ai parlé à M. Sullivan de tes travaux sur les transferts de vivant à vivant, et ce projet l'intéresse énormément.

Brusquement tout s'éclaire. Ainsi, l'affaire repart sur un autre pied avec l'entrée en scène d'un personnage auquel j'étais loin de

m'attendre. Mais je n'en démords pas pour autant de ma position.

— Je suis navré, mais je me suis déjà expliqué à ce sujet. Mes travaux dans ce domaine ne sont pas au point.

— C'est en effet ce que vous avez dit au gouverneur adjoint, intervient Cogan, mais ce n'est pas l'avis de votre femme.

— Si ma femme a été quelquefois tenue au courant de mes travaux, elle ne l'a été que d'une manière superficielle. Suzan n'a aucune connaissance en psychophysiologie.

— Ralph, soyons raisonnable, me coupe Suzan. Tu m'as quand même bien dit que ton expérience sur un singe supérieur avait pleinement réussi.

— Rien n'a été prouvé. Et puis en voilà assez...

— Je crois que nous nous embourbons sérieusement.

Sullivan s'est laissé choir dans un fauteuil en pesant sur ses genoux une petite sacoche de cuir.

— Écoutez-moi un instant, professeur Kennedy, reprend-il. J'ai obtenu tous les appuis nécessaires de la part du gouvernement mondial pour la création d'une société de transfert. Mais j'ai besoin de vous pour la diriger techniquement et c'est aussi l'avis de M. Cogan.

— Que vient faire M. Cogan dans cette affaire ?

— J'ai engagé M. Cogan pour la diffusion publicitaire du projet.

— Publicitaire ?

Il hausse les épaules.

— Il s'agit d'une affaire commerciale.

— Là, vraiment je ne vous suis plus du tout.

— C'est pourtant très simple. J'ai personnellement étudié la question et les chiffres parlent d'eux-mêmes.

Il ouvre sa sacoche, en sort quelques papiers et se met à hocher la tête.

— Suivez-moi bien. On enregistre dans le monde environ 400 000 suicides par mois. Tous les corps ne sont pas en bon état, bien entendu, et il y en a aussi dans le nombre de très vieux qui ne sont pas utilisables. Mais faisons une moyenne et disons que 200 000 peuvent être facilement récupérés. Il suffit, et cela part de votre projet, de pouvoir entreprendre une action commerciale et juridique avec les candidats au suicide, afin qu'une somme soit versée à la famille ou au légataire désigné par les candidats eux-mêmes. Il ne s'agit donc pas d'empêcher les gens de se suicider s'ils en ont envie, d'autant que les libertés humaines doivent être respectées. C'est bien ce que vous aviez proposé ?

— Non, pas exactement...

— Restons dans le principe. Il faudra bien entendu fixer le montant de la prime, mais cela est encore un autre détail. D'un autre côté, nous pouvons également intervenir sur les personnes qui subissent une

opération chirurgicale et qui meurent pendant l'intervention. Une assurance prévue dans ce cas nous rendrait propriétaires du corps, si toutefois celui-ci n'est pas trop endommagé. Des transferts peuvent donc être prévus dans les salles d'opération. D'un autre côté encore, il y a les condamnés à mort, et aussi ceux qui doivent rester en prison jusqu'à la fin de leurs jours. Pour ces derniers, je pense que beaucoup préféreraient en finir avec la vie en assurant une existence meilleure à leur progéniture. Il suffit de savoir les convaincre. En gros, on peut donc estimer que notre « banque de corps » pourrait fonctionner avec l'apport mensuel de 300 à 350 000 sujets en bon état. Intéressant, n'est-ce pas ?

— Et à qui vendrez-vous les corps ?

— D'abord à ceux qui ne se sentent pas très bien dans leur peau, les infirmes, les malades, les disgracieux. Mais il faut aussi compter avec les coquetteries féminines et masculines. Il y a des gens qui trouvent en d'autres gens des avantages physiques qu'ils aimeraient posséder et vice versa. Rien ne nous empêche de pratiquer des transferts purement « esthétiques ».

— Quant aux conditions de transfert, intervient Cogan en faisant claquer sa langue, M. Sullivan a également tout prévu. L'achat d'un corps, jeune et en bonne condition physique, pourrait être fixé à cent millions de crédits-dol. Tous les corps seraient payables soit en une seule fois, soit à vie avec garantie sur les salaires et sur les biens matériels. Est-ce que vous vous rendez compte de ce que tout cela peut faire comme argent ?

Je me redresse d'un bond.

— Ce n'est pas ce que j'ai proposé, monsieur Sullivan. Il n'a jamais été question que mon projet devienne une affaire commerciale. Je ne visais qu'à soulager l'humanité dans certains cas, c'est tout.

— Professeur, quel genre d'homme êtes-vous ? s'écrie Sullivan en se levant. Notre but est aussi de soulager l'humanité. La médecine soulage l'humanité, mais il n'empêche que les produits pharmaceutiques sont des affaires commerciales, les cabinets médicaux et les cliniques sont également des affaires commerciales. Enfin, voyons, réfléchissez. Vous croyez qu'un type à qui il manque les deux jambes refuserait de payer 40 ou 50 millions de crédits-dol pour se transférer dans un corps normal, même s'il n'est pas d'une parfaite beauté ? Allons donc, vous ne savez pas ce que c'est que de vivre avec deux jambes en moins. Ce type-là irait chercher la lune s'il le pouvait, bon Dieu ! Et puis cela entraîne des frais de personnel, des installations techniques. Qui va payer tout cela, hein ? Qui va payer ?

Il secoue la tête.

— Soyons raisonnable, poursuit-il. Je vous offre 10 millions de crédits-dol par mois pour votre travail, plus vingt pour cent sur les

bénéfices. C'est quand même une bonne affaire pour vous, non ? Sans compter que vous devenez l'un des hommes les plus importants de la planète. Alors, votre réponse ?

Devant mon silence, Sullivan préfère couper court.

— Je dois repartir pour Pharys dans une heure afin de régler quelques ultimes détails.

Il dépose une carte sur la table et ajoute :

— Je ne serai de retour qu'après-demain.

Venez me rejoindre à cette adresse, nous établirons le contrat.

— À votre place, je n'espérerais pas tellement sur ma visite, monsieur Sullivan.

— Vous viendrez. Ou alors, vous êtes fou, complètement fou. Mais vous êtes loin de l'être et c'est bien ce qui me rassure. Au revoir, professeur. À jeudi !

Il ouvre la porte, suivi de Cogan, tandis que Suzan se retourne vers moi, un petit sourire au coin des lèvres.

— Je voulais aussi te dire une chose, me lance-t-elle. Je n'ai plus l'intention de m'opposer au divorce, celui-ci sera réglé à la fin du mois. Il se trouve en effet que je vais épouser M. Sullivan.

— Tiens donc !

— Mais au fait, comment va cette chère Helena ? J'espère qu'entre vous tout va pour le mieux ?

Elle m'adresse un dernier regard à travers la fente de ses paupières puis ajoute avant de passer la porte :

— Je suis certaine que tu l'aimes beaucoup, n'est-ce pas ? À bientôt, Ralph...



### CHAPITRE III

J'ai passé une partie de la nuit à réfléchir. Dans ma chambre, j'ai branché le distributeur d'effluves colorés, faisant ainsi appel aux réactions toutes particulières que semblent produire les couleurs par leur influence psychologique et leur action sur le système nerveux.

J'ai d'abord choisi le bleu à cause de ses vertus hypnotiques et apaisantes, et après un temps de relaxation, j'ai appuyé sur le violet.

La pièce tout entière a changé de ton. Le violet, couleur de la tempérance et de la compréhension, favorise grandement la réflexion. Cette couleur est bien entendu accompagnée d'un parfum de fougère et d'une faible note musicale qui n'est autre que le *si* parce que la fougère et le *si* sont, dans les rapports psychologiques, les correspondants directs du violet.

Dans cet état de concentration, j'ai essayé d'analyser les arguments invoqués par Georges Sullivan au sujet des transplantations, rejetant bien entendu toute question d'argent. Il y avait certes quelques vérités dans ses propos, mais le principe lui-même demeurerait en désaccord avec l'idéal que je m'étais fixé.

Mais avais-je vraiment le droit de refuser ? N'avais-je pas au départ imaginé ce projet pour le bien de mes semblables ? Il me fallait choisir délibérément entre ces deux tendances et vaincre ce qu'il y avait d'antithétique entre les deux, mais je n'ai pas trouvé de solution. Et c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de me rendre au Centre expérimental afin d'avoir une conversation avec frère Finlay. J'avais besoin d'un conseil ou tout au moins d'une personne avec qui je pourrais discuter de mes doutes et de mes craintes.

J'ai pris le jet et, sans me soucier de l'avertissement du gouverneur général, je me suis rendu au Centre. Mais une mauvaise nouvelle m'attendait à mon arrivée. Frère Finlay avait été frappé d'un mal soudain et son état ne laissait espérer aucune chance de survie. Il ne m'a même pas été possible de le voir.

— C'est arrivé si brutalement, m'a expliqué Lindsay, lequel prenait de ce fait la direction du Centre. Et le pire, c'est que nous ne pouvons rien faire pour lui.

— De quel mal est-il donc atteint ?

Il a haussé les épaules avec accablement.

— Personne ne sait. Tous nos médicaments sont impuissants contre cette maladie. Cela a commencé par des taches rouges sur la peau et puis une forte fièvre, des douleurs dans la tête et ensuite le coma.

J'ai tout de suite pensé au mari de Betty et de Diana, et puis aussi et

surtout à mon ami David Carpentier.

— C'est curieux, ai-je dit, j'ai un ami dans les environs de Pharys qui a été atteint du même mal.

— Oh, il n'est pas le seul. À ce que je crois savoir, il y aurait de nombreux autres cas de ce genre sur l'ancien continent. En Arsie également.

— Une épidémie ?

— Je ne pense pas. Toutefois, et afin de ne pas affoler les populations, le gouvernement mondial a pour l'instant interdit toute information à ce sujet. Espérons que cela n'ira pas plus loin. Mais parlons de vous, frère Kennedy, qu'est-ce qui vous amène ?

— D'abord une question. Comment va Helena ?

— Elle n'est plus ici. Elle a quitté le Centre depuis quelque temps. Je n'ai pas de ses nouvelles.

— Ah !

— Je vous écoute.

Je portais en Lindsay la même confiance qu'en Finlay. Je ne lui ai rien caché et lui ai tout expliqué. Il m'a écouté sans broncher avec son calme habituel puis a secoué la tête avec un certain embarras.

— C'est à vous seul de décider, m'a-t-il dit. Après tout, l'invention vous appartient, mais il y a quand même une chose que vous devez savoir.

— Laquelle ?

— Des envoyés du gouvernement sont venus le lendemain de votre interrogatoire. Ils ont emporté tous les dossiers relatifs à votre procédé de transplantation. J'ai essayé de vous prévenir, mais cela m'a été impossible. Toutes nos communications avec l'extérieur sont surveillées et sérieusement contrôlées.

— Bon sang ! Ont-ils également trouvé les « enregistrements » que nous conservons dans la chambre blindée ?

— Non, nous avons déjà réussi à les transporter dans notre cité secrète. Nous nous apprêtons à en faire de même avec vos dossiers et vos appareils lorsqu'ils sont arrivés. Aussi ai-je l'impression qu'ils ont déjà dû commencer les expériences.

— Pourquoi dites-vous cela ?

Lindsay a secoué la tête.

— Votre refus a certainement précipité les choses. Voyant que vous leur échappiez, Sullivan et sa clique ont dû penser pouvoir s'en sortir par eux-mêmes. Mais les choses n'ont pas dû se passer comme ils l'espéraient et voilà pourquoi Sullivan est venu vous trouver. Du moins est-ce mon avis, mais je pense que ça se tient. Réflexion faite, il vaudrait peut-être mieux que vous acceptiez, frère Kennedy.

— Que j'accepte ?

— De toute façon, ils iront jusqu'au bout, et Dieu sait ce qu'ils

seront capables de faire. Réfléchissez, vous êtes la seule personne qui puisse prendre en main cette affaire de transplantation, sinon c'est la catastrophe. Des vies humaines sont en jeu.

Il était sur le point d'ajouter autre chose lorsque la sonnerie d'un visiophone a retenti sur son bureau. Il a décroché, et brusquement son visage s'est assombri.

Il m'a regardé puis m'a dit d'une voix basse :

— Frère Finlay vient de mourir.

\*

\* \*

J'ai aussi appris une autre mort en revenant à New City, quelques heures plus tard. Celle de Peter, le mari de Betty et de Diana.

## CHAPITRE IV

L'immense propriété de Georges Sullivan m'est apparue comme une géométrie de verdure, de couleurs et de pièces d'eau artistiquement élaborée.

L'habitation par elle-même était à l'image du décor, avec ses longues baies vitrées orientables, ses murs de pierre blanche sculptée de motifs champêtres et son toit surélevé, hérissé de pointes et de dômes miniatures haut perchés.

Le même style tourmenté régnait aussi à l'intérieur : sièges mobiles, meubles et cloisons escamotables, couleurs vives et plafond lumineux à réglages partiels.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

Sullivan m'a accueilli le plus naturellement du monde, sans surprise ni empressement, comme s'il s'attendait à ma venue.

Il donnait effectivement l'impression d'un homme sûr de lui, mais je devinai toutefois une certaine inquiétude dans son regard.

J'avais répondu à son invitation, certes, mais il se doutait bien qu'avec moi les choses n'allaient pas être aussi simples, d'autant plus que Suzan avait dû le mettre en garde contre certains traits de mon caractère.

Suzan a fait le service et nous a apporté des boissons fraîches dans des verres à pied.

— Vous avez donc décidé de changer votre vie ? m'a dit Sullivan. À la bonne heure ! Un homme intelligent se doit toujours de réviser certaines de ses opinions.

Je me suis empressé de répondre :

— Si vous parlez de mon avenir, sachez que j'ai créé le mien en dictant les termes jour après jour. Si j'ai la conscience que mes efforts sont constructifs, alors je puis espérer en mon avenir.

— Ralph est un réincarnationniste convaincu, a souligné Suzan avec un petit sourire. Il redoute les fautes qu'il pourrait commettre dans son existence actuelle si celles-ci doivent se retourner contre lui dans une vie future.

Sullivan a haussé les épaules.

— Je n'y crois pas tellement, a-t-il dit. Sur le plan théologique, votre théorie n'efface quand même pas le péché originel.

— Le péché originel est une autre question, monsieur Sullivan, ceux que nous commettons dans nos vies passées ne peuvent être rachetés par aucun rituel théologique. Un baptême n'absout pas les fautes antérieures.

— En somme, toute notre vie serait conditionnée par le *karma*, par les effets rétributifs bons ou mauvais de nos existences passées... Vraiment curieux. Mais où est le libre arbitre dans ce cas ?

— Il existe, bien sûr, puisqu'il nous est donné de prendre certaines décisions. Mais nous le possédons comme un chien l'a au bout de sa laisse. Tout dépend de la longueur de la laisse, et cette longueur nous permet de choisir notre épouse, de décider de l'achat d'une voiture ou d'un costume, ou encore d'accepter ou de refuser une proposition comme la vôtre, monsieur Sullivan.

Le magnat m'a regardé avec amusement.

— D'après vous, quel genre d'homme serai-je dans une prochaine existence ?

— Pas très brillant, je le crains.

— Vous me faites peur. Comment me voyez-vous ?

— Je ne possède pas le don de double vue, mais, à votre place, je me ferais beaucoup de soucis.

Il s'est mis à rire.

— Allons, arrêtons si vous le voulez bien ces histoires de croque-mitaines et soyons sérieux. Voulez-vous que nous signions le contrat ?

J'ai pris le temps de vider mon verre.

— J'aimerais tout d'abord savoir dans quelles conditions je vais travailler. Il me faut du matériel, des appareils appropriés, un laboratoire parfaitement équipé et...

— J'ai ici tout ce qu'il vous faut, m'a coupé Sullivan. Si vous voulez me suivre...

Il m'a entraîné dans un vaste local transformé en laboratoire, dans lequel régnait une forte odeur d'ozone. J'ai retrouvé là tous les appareils qui m'étaient utiles pour opérer une transplantation. Exactement les modèles que j'avais imaginés quelques années auparavant, et qui m'avaient été fournis, bien entendu, par la « Houston Company ». Rien ne manquait. Des techniciens s'affairaient devant des blocs muraux, munis d'appareils de contrôle.

— Alors, êtes-vous satisfait ?

— Je tiens quand même à vérifier tout cela.

— Comme vous voudrez.

— Cela va demander au moins quarante-huit heures.

— Sans importance, prenez tout le temps que vous voudrez. Vous logerez chez moi, j'ai d'ailleurs fait préparer un appartement à votre intention. Vous n'avez qu'à demander si vous avez besoin de quoi que ce soit.

\*

\* \*

Durant les deux journées qui ont suivi, je n'ai pas eu l'occasion de

revoir Sullivan ni Suzan. Il est vrai que j'ai tout fait pour éviter le moindre contact avec eux. J'ai passé mon temps à vérifier les appareils, à contrôler les circuits et à établir une programmation mécanique basée sur mes réactions personnelles.

J'ai pris mes repas dans mon appartement, et c'est au cours de ces moments de solitude que j'ai pu réfléchir pleinement à certaines découvertes que j'avais faites dans le laboratoire.

Tout d'abord, des cartes perforées portant les traces d'enregistrements psychiques, ce qui m'indiquait que les appareils de transfert avaient déjà fonctionné. Ensuite des cheveux que j'avais trouvés collés aux parois intérieures d'un casque à électrodes.

Ainsi donc, frère Lindsay avait vu juste. Les expériences avaient déjà commencé, et cela bien avant mon arrivée.

Qu'avait-il bien pu se passer ? Qu'étaient devenus ces gens qui avaient tout bonnement servi de cobayes aux techniciens de Sullivan ?

Tout cela m'a effrayé, bien sûr, mais un heureux concours de circonstances m'a permis de dévoiler le pot aux roses. Je m'étais déjà rendu compte qu'il existait dans les sous-sols de l'habitation une porte massive, solidement verrouillée.

J'avais remarqué en outre qu'un des techniciens se rendait aux sous-sols de temps à autre. J'étais certain que cet homme-là devait en posséder la clé. Je l'ai d'ailleurs trouvée dans une poche de sa blouse, en pénétrant dans le vestiaire au moment du repas du soir.

Il me fallait en avoir le cœur net, et sans la moindre hésitation je me suis rendu dans les sous-sols, j'ai ouvert la porte massive et je me suis trouvé dans un long couloir donnant accès à des pièces individuelles.

Quelques-unes étaient vides mais, alors que je revenais sur mes pas, un homme est apparu soudain devant moi.

Il se tenait dans l'embrasure d'une porte et me regardait d'un œil vide, inexpressif. Son visage était d'un gris de plomb et cela le rendait plus effrayant encore.

— Froid... Froid... balbutiait-il, j'ai froid... par pitié...

Je l'ai touché d'une main tremblante. Son corps était aussi froid que celui d'un cadavre.

— Qui êtes-vous ?

— Froid... Froid...

— Répondez... Qui êtes-vous ?

Ses yeux vides se sont tournés vers moi. Comme un regard de drogué.

— Où suis-je ? Parlez plus fort, je ne vous entends pas.

J'ai immédiatement compris que toute conversation était impossible. Cette créature n'avait que l'apparence de la vie, elle dirigeait son corps, mais elle n'y était pas réellement intégrée. C'était un mort vivant qui était devant moi... autrement dit... un *zombie* !

— Froid... Froid... Froid...

Pour lui, le choc avait été trop brutal. Mon Dieu ! Et j'étais persuadé qu'il ne se souvenait même plus de l'homme qu'il avait été.

— Bonjour, m'sieur...

Je me suis retourné et j'ai regardé l'autre personnage qui venait d'apparaître dans le couloir. Il sortait d'une autre pièce. Celui-là était grand, avec un visage souriant. Une quarantaine d'années environ, mais quelque chose d'enfantin dans l'expression, qui ne cadrerait pas avec son âge.

— Bonjour... Est-ce que vous avez apporté des bonbons ?

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Pat, et j'ai huit ans et demi... Je travaille bien en classe, vous savez. Vous m'avez apporté des bonbons ?

J'ai tout d'abord pensé que cet homme était fou. Mais non, c'était bien l'esprit d'un gamin de huit ans et demi qu'on avait transféré dans le corps d'un adulte. J'en étais sûr !

— Vous voyez, maintenant je peux marcher comme tout le monde... Est-ce que je vais pouvoir sortir bientôt ?

— Froid... Froid... Où est-ce que je suis ? Froid... Froid...

— Dites, m'sieur, vous m'avez apporté des bonbons ?

— Tiens, voilà enfin quelqu'un à qui parler. C'est Jonathan Bred qui vous parle, monsieur. Non, non, je vous en prie, monsieur Carson, laissez-moi parler le premier. Alors, monsieur est-ce qu'on peut enfin nous expliquer ce qui se passe ?

Un troisième personnage se tenait devant moi. Un gros homme tout couvert de sueur et au regard inquiet. Il s'est avancé.

— C'est à devenir fou, a-t-il repris. Je ne peux plus supporter la présence de M. Carson... Je ne peux plus...

— Qui est M. Carson ?

— M. Carson, c'est moi, oui, maintenant c'est Carson qui vous parle. Il a raison, moi non plus je ne supporte pas la présence de M. Bred.

— Un instant ! Vous dites que...

— Nous sommes deux à occuper ce corps. Vous n'avez donc rien compris ? Faites quelque chose, bon Dieu, séparez-nous... Séparez-nous...

— Oui, trouvez un autre corps. M. Bred gardera celui-là, mais par pitié séparez-nous... séparez-nous...

— Hé, doucement, monsieur Carson, c'est vous qui resterez dans ce corps. Il est trop laid, je n'en veux pas.

— Taisez-vous !

— ... Froid... Froid... Oh, j'ai froid... Mais parlez plus fort, je n'entends rien...

— Dites, m'sieur, est-ce que je vais pouvoir sortir bientôt... Est-ce que...

Une vague d'horreur m'a saisi. J'ai reculé, le cœur battant, les jambes molles, complètement anéanti par ce que je venais de découvrir. Mais une voix sèche m'a secoué.

— Alors, professeur Kennedy, je pense que votre curiosité est pleinement satisfaite ?

Je me suis retourné d'un bloc. Sullivan venait d'entrer et se trouvait au bout du couloir, accompagné de deux de ses hommes en blouse blanche.

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? me suis-je écrié. C'est ignoble !

— Nous parlerons de ça dans mon bureau. Montez, je vous prie.

\*  
\* \*

D'un coup, l'atmosphère avait changé. Dans le vaste bureau climatisé, Sullivan se tenait devant moi, le regard dur et les mains profondément enfoncées dans les poches de sa veste.

Suzan était à côté de lui, froide et sévère, et il y avait aussi Robert Cogan, affalé dans un fauteuil et les mains crispées sur ses genoux. Il paraissait plongé dans un rêve intérieur et ne semblait pas tellement se préoccuper de ce qui se passait autour de lui. C'était étrange.

— Vous rendez-vous seulement compte de ce que vous avez fait, monsieur Sullivan ? Vous avez réduit un homme à l'état de *zombie*. Vous l'avez détruit.

— Son cas était désespéré. Il était condamné de toute façon.

— Et ce gamin de huit ans, dans le corps d'un adulte ?

— C'était le seul corps que je possédais pour lui... Un petit infirme. Maintenant, il marche. Alors ?

— Quand son esprit atteindra l'âge adulte, son corps sera celui d'un vieillard. Quel avenir réservez-vous à ce gosse, bon Dieu ? Et ces deux esprits réunis dans le même corps ? Y avez-vous songé ?

— Une erreur de transfert. On les séparera.

— C'est impossible. Une nouvelle transplantation les tuerait tous les deux. Ah, je comprends maintenant pourquoi vous avez fait appel à mes services, monsieur Sullivan. Vous espériez vous en sortir sans moi, mais toutes vos tentatives n'ont été que des échecs.

— Vous aviez refusé au départ. C'est votre faute. Et puis, en voilà assez. Trois échecs malheureux, sans doute, mais tout est parfaitement en règle.

— Comment avez-vous obtenu les corps de remplacement ?

— J'ai des accords signés, ces transplantations étaient tout à fait légales. Je n'ai pas demandé d'argent, si c'est ce que vous voulez savoir. Ce n'était qu'un essai, rien de plus. Alors, finissons-en. Vous allez commencer immédiatement, professeur.



— Je veux d'abord que vous me prouviez ce que vous dites.

— Je n'ai pas le temps de discuter.

Sullivan m'a désigné le journaliste, toujours dans son fauteuil.

— C'est de M. Cogan qu'il s'agit. Il faut le transplanter de toute urgence.

J'ai compris en l'espace d'un éclair. Des taches rouges marbraient l'épiderme du reporter ; ses mains et son visage en étaient couverts. Quand il a levé les yeux sur moi, j'ai deviné aussi toute la fièvre qui le minait.

Cogan était atteint de ce mal inconnu dont m'avait parlé frère Lindsay. Il devait être au courant de cette épidémie et il faut croire qu'il avait la nette conscience de la gravité de son cas, à en juger par le regard suppliant qu'il m'adressait.

— Je trouverai un corps de remplacement, m'a lancé Sullivan, c'est mon affaire. Mais il faut agir très vite. Commencez à le préparer, sinon il est perdu.

— Il faudrait d'abord que vous ayez mon acceptation, monsieur Sullivan. Malheureusement, il reste encore beaucoup trop de choses à régler.

— Tout est déjà pratiquement réglé, Ralph, a riposté Suzan froidement. Tu en veux une preuve ?

Sans attendre ma réponse, elle a ouvert une porte et m'a désigné la jeune femme qui se tenait dans l'autre pièce, immobile et le regard affolé.

Dans mon désarroi, j'ai reconnu Helena... et un frisson glacé m'a parcouru l'échine.

Deux hommes en blouse blanche se tenaient également dans la pièce, auprès d'une vieille créature dont le corps maigre, squelettique, reposait sur un fauteuil à roulettes. Son visage était pareil à celui d'une momie desséchée et ses bras n'étaient que des moignons informes.

— Je suis navré, Ralph, a repris Suzan, mais maintenant tu n'as plus le choix. Ou tu acceptes, ou bien alors nous transférons l'esprit d'Helena dans le corps de cette vieille femme. Je me demande bien l'effet que ça te fera lorsque nous aurons interverti les deux personnalités.

Et, tandis qu'elle parle, la voix de la vieille se superpose à la sienne... la voix de la vieille qui brandit son moignon vers Sullivan.

— Oui... je le veux... je le veux... Vous m'avez promis... Vous m'avez promis son corps... Je le veux... Je le veux... Je le veux...

## CHAPITRE V

Helena est entrée et la porte s'est refermée. Un instant, nous sommes restés face à face, incapables du moindre mot.

Ainsi ils la tenaient, jouant ignominieusement sur l'amour que je lui portais. Et cette pensée m'a plongé dans le désarroi le plus complet.

Qu'allais-je bien pouvoir faire maintenant ?

— Décidez-vous, a gémi Cogan d'une voix rauque... La fièvre me gagne, dépêchez-vous.

— Bande de salauds !

Fou de rage, je me suis précipité vers Suzan, mais Sullivan s'est interposé et m'a saisi le bras.

— Du calme. Aucun mal n'a été fait à M<sup>lle</sup> Kirby et elle n'a rien à craindre de nous si vous vous montrez raisonnable. Signez le contrat, et cette histoire sera oubliée, je vous en donne ma parole.

— Il n'en est pas question, a tranché Helena d'une voix ferme.

Indifférente aux autres, elle s'est approchée de moi. Son visage était empreint de colère et de dégoût.

— Tu ne dois pas signer ce contrat, Ralph, à aucun prix. Peu importe ce qu'ils feront de moi. Je subirai cette épreuve si je dois la subir, mais pour l'amour du ciel, ne signe pas, je t'en supplie.

— Helena !

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores. Comment crois-tu qu'ils se sont procuré les corps de remplacement ? Ils les ont volés, tu entends ? Volés ! Des gens ont été enlevés et emmenés ici, on les a tués pour que d'autres prennent leur place. Cette affaire est une monstruosité. L'achat de certains corps n'est pour eux qu'une couverture, en réalité tout est basé sur l'enlèvement et l'assassinat. Des corps qu'ils vont revendre 100 millions de crédits, c'est horrible ! Et le pire encore, c'est que le gouvernement est avec eux, parce que ces messieurs nourrissent les mêmes intentions que leurs prédécesseurs. Demande à M. Sullivan. Il leur a promis l'immortalité, et les Warchiens espèrent ainsi se perpétuer jusqu'à la fin des temps. Alors, est-ce que tu as compris maintenant ? Si tu signes, Ralph, tu seras damné, et cela aussi jusqu'à la fin des temps.

— Ça suffit, s'est écrié Sullivan le visage empourpré de colère. Conduisez M<sup>lle</sup> Kirby dans la salle des transferts.

Deux hommes venaient d'entrer dans le bureau. Ils se précipitèrent sur Helena tandis que Sullivan se tournait vers moi.

— C'est votre réponse que j'attends. Vous avez encore le temps de réfléchir, mais je vous conseille de faire très vite.

Ce qui s'est passé à ce moment-là a bouleversé l'ordre des choses. Un autre homme en blouse blanche est entré soudain, le visage décomposé, le souffle court. Il paraissait en proie à une terreur insurmontable.

— Le monde est en état d'alerte, a-t-il crié, l'épidémie se répand. Nous sommes perdus.

Sullivan est devenu livide.

— Franck... Qu'est-ce que vous dites ?

— Les gens meurent par milliers. Notre continent est atteint. Depuis ce matin, c'est l'hécatombe. On diffuse un communiqué en ce moment.

— Branchez le visio.

Suzan s'est précipitée vers l'appareil et l'écran s'est allumé sur le visage d'un homme visiblement affolé. Des communiqués parvenaient des quatre coins du globe et il n'était plus question de taire la vérité.

L'épidémie, incontrôlable, frappait toutes les populations du globe, et il semblait que le mal se fût brusquement développé au cours des dernières heures.

On comptait déjà plusieurs dizaines de millions de morts dans le monde, et depuis le matin, à New City, à Warlington, comme partout ailleurs, les gens tombaient comme des mouches. Les rues, les établissements publics étaient jonchés de cadavres. C'était la panique complète, le désordre le plus affolant.

J'ai regardé Cogan qui râlait dans son fauteuil, les yeux fous. Sa peau était rouge et je voyais, à travers lui, toute l'horreur du monde.

Je ne m'explique pas très bien la réaction qui s'est opérée en moi à cet instant. Peut-être un sursaut de bête prise au piège, la volonté farouche d'en finir avec une situation devenue intolérable.

Mais c'est surtout à Helena que j'ai pensé.

En une fraction de seconde, ma décision a été prise.

Profitant de la confusion générale, je m'élance sur les deux hommes qui sont toujours auprès d'elle. J'abats le premier d'un coup de poing en plein visage et projette le second à l'autre bout de la pièce. Il s'en va s'affaler sur Cogan, le fauteuil se renverse et tous deux roulent au sol en criant et en jurant comme des possédés.

— Helena, vite !

Saisie de panique, Suzan s'est reculée, mais Sullivan se jette sur moi. Lui aussi ne se contrôle plus. En l'espace de quelques instants, tous ses beaux rêves sont tombés à l'eau et cela le rend fou de rage.

Je réussis à me débarrasser de lui, mais la voix d'Helena me fait retourner d'un bloc.

— Ralph, attention !

Dans ma précipitation, je n'ai pas tenu compte de l'autre homme, celui qui est entré pour annoncer la terrible nouvelle. Il a bondi sur un secrétaire et s'est emparé d'un « foudroyant ».

Je m'élançai sur lui au moment où il s'apprête à tirer et le fauche d'un coup puissant au niveau de la tempe. Je m'empare de l'arme alors qu'il s'écroule, mais les deux autres sont déjà sur moi.

Une main solide essaye de m'arracher le « foudroyant », tandis que Sullivan plonge au sol dans un mouvement de panique.

Le coup part... Un meuble vole en éclats et cela suffit pour faire le vide autour de moi.

Quand je me redresse, la pièce est dégagée. Tous partis dans les couloirs au pas de course. Il ne reste qu'Helena, et derrière elle Cogan, qui ne cesse de râler, les mains crispées sur sa poitrine. Et puis la vieille, dans la pièce à côté, qui recommence à hurler :

— Je la veux... Je la veux... Vous m'avez promis son corps... Vous m'avez promis... Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? Je la veux... Je la veux...

L'arme au poing, j'entraîne Helena... et nous filons dans un couloir désert.

— Il faut faire vite, ils vont revenir, me lance Helena.

— Il me reste encore une chose à accomplir.

Nous pénétrons dans le laboratoire et elle comprend vite mes intentions.

— Vous avez raison, mais dépêchez-vous.

Les rafales claquent et quelques appareils explosent dans un crépitemment d'étincelles multicolores. Dieu seul sait ce que ces gens-là seraient encore capables de faire. Mais maintenant, c'est terminé, et cela me rassure.

— Allons-y !

Un instant plus tard, nous nous retrouvons à l'air libre galopant dans le parc comme si nous avions tous les diables à nos trousses.

C'est Helena la première qui aperçoit le petit fusaujet rangé au bout d'une piste bordée d'arbres majestueux.

Nous nous précipitons vers l'appareil, mais, alors que nous sautons à l'intérieur, un homme se jette sur moi.

— C'est Carson qui vous parle, professeur Kennedy. M. Bred et moi en avons assez. Nous voulons savoir ce qui se passe. Sortez de cet appareil. Il est à nous, maintenant.

— Lâchez-moi !

— Alors parlez, ou je vous étrangle.

Le coup de poing qu'il reçoit à la mâchoire fait basculer le corps sur le siège arrière, tandis qu'Helena se précipite aux commandes de l'appareil.

Une brutale poussée, une course folle sur la piste cimentée, et un bond prodigieux qui nous catapulte en plein ciel.

## CHAPITRE VI

L'idée d'Helena était de rallier la cité secrète, mais les difficultés ont commencé alors que nous en étions déjà à mi-chemin.

Des appareils gouvernementaux nous étaient signalés sur les écrans de contrôle, et nous avons dû changer de direction. Nous nous sommes rendu compte, alors, que notre fusajet portait sur sa coque le sigle étincelant de la « Houston Company ». Nous nous doutions en effet que Sullivan avait dû signaler notre fuite et que, de ce fait, l'appareil devait être activement recherché par les forces de l'ordre.

Qu'espérait-on encore de moi, grands dieux ? Alors que le monde entier semblait déjà voué à sa perte ? Pourquoi tant d'acharnement ? Que se passait-il ? Les Warchiens avaient sans doute mieux à faire qu'à me pourchasser...

Non, vraiment, je ne comprenais plus.

— L'immortalité, m'a dit Helena. Voilà à mon avis ce que les Warchiens espèrent encore de vous. Mais je vais tout faire pour que nous ne tombions pas entre leurs mains. Quoi qu'il advienne, je tiens quand même à vous remercier pour ce que vous avez fait pour moi, monsieur Greene.

M. Greene ! En prononçant ce nom, elle renouait en moi tous les liens qui me rattachaient à mon ancienne existence, me signifiant également que son attitude chez Sullivan n'avait été que comédie. Une fois encore, entre elle et moi, le voile se déchirait, parce qu'elle était la seule au monde à connaître ma véritable identité. Elle ne me tutoyait plus... Pour elle, j'étais redevenu Donald Greene !

— Vous avez fait également ce que Ralph aurait fait dans ce cas. Merci du respect que vous portez à la mémoire de Ralph, merci, monsieur Greene. Je sais que tout cela est très dur pour vous, mais ne m'en veuillez pas, je vous prie. Pour moi aussi, ce n'est pas très simple, vous savez...

— Comment êtes-vous tombée entre leurs mains ?

— Ils m'ont enlevée chez moi. J'étais à New City avec l'intention de trouver du travail dans un hôpital psychiatrique. Mais ne parlons plus de ça. Nous arrivons.

J'ai reconnu l'endroit où j'avais séjourné durant de longues semaines après mon départ du Centre en compagnie d'Helena. La jeune femme, dans l'impossibilité immédiate d'atteindre la cité secrète, avait jugé préférable de nous réfugier dans l'ancien relais de chasse.

Perdus en plein désert, nous avons peut-être une chance d'échapper

aux poursuites.

La nuit était tombée, mais, alors que nous prenions contact avec le sol, notre passager n'a pas manqué de se manifester.

Une main sur la mâchoire, il me regardait avec colère et indignation.

— Je me plaindrai, et vous aurez de mes nouvelles, professeur Kennedy. C'est Bred qui vous parle... Où sommes-nous, hein ?... Qu'est-ce qui se passe ?

— Sortez de là. Descendez !

Une fois au sol, c'est Carson qui a pris la relève.

— Vous n'avez pas le droit de nous laisser comme ça. Donnez-nous au moins quelque chose pour calmer notre fièvre.

— M. Bred a raison... Nous nous sentons vraiment très mal, je vous assure.

Helena, brusquement, s'est reculée en tendant le bras.

— Oh mon Dieu, m'a-t-elle dit, regardez !

J'ai pâli. Le corps qui abritait Bred et Carson était aussi la proie du terrible mal. Des taches rouges étaient apparues sur le visage, sur les mains... C'était affreux...

— Eh bien, qu'y a-t-il ? M. Bred et moi exigeons une explication.

— Reculez... N'approchez pas... Partez... Partez... Ne restez pas là...

J'ai saisi Helena par le bras, sur un mouvement de révolte, mais c'est elle qui avait raison.

— Nous ne pouvons leur être d'aucun secours, a-t-elle ajouté, et vous le savez. Ils vont mourir et qu'est-ce que nous gagnerions à rester avec eux ? Le mal est contagieux.

Terrassés par la fièvre, Bred et Carson se sont affaissés. Je les entendais supplier dans leur affolement, ils ne comprenaient pas et tentaient encore de faire appel à notre pitié.

C'était plus que nous n'en pouvions supporter, Helena et moi. La rage au cœur, nous sommes remontés dans l'appareil et l'appareil a démarré comme une flèche.

\*  
\* \*

Ce qui s'est passé ensuite m'oblige à reconnaître le courage exceptionnel dont Helena a fait preuve dans cette situation.

Nous avons erré une partie de la nuit dans le désert et, vaincus par la fatigue, avons stoppé l'appareil au creux d'un amas de rochers et dormi comme des bêtes. Mais elle avait une idée en tête et me l'a confiée dès notre réveil.

Il y avait une ferme non loin de là, et elle la savait occupée par des gens qui souscrivaient à notre cause. La famille Dundee appartenait

effectivement au mouvement réincarnationniste et Helena était certaine que nous pouvions espérer un quelconque secours de sa part.

Elle s'est repérée sur la carte et, après un rapide trajet, nous avons atteint la ferme des Dundee.

Elle n'a eu aucun mal à se faire reconnaître et l'hospitalité nous a été offerte avec empressement. Il est vrai aussi que mon visage, depuis longtemps diffusé par la presse et les stations visiophoniques, ne leur laissait aucun doute sur ma personnalité.

Ce qui importait tout d'abord, c'était de nous débarrasser de l'appareil que nous utilisions et cela à cause du sigle de la « Houston » imprimé sur sa coque.

Mais les Dundee se chargeaient de le faire disparaître et d'un élan spontané mettaient à notre disposition leur propre engin. Pas très brillant, mais suffisant pour nous permettre d'atteindre la cité secrète.

Il y avait de l'espoir, bien sûr, mais les choses s'aggravaient à travers le monde. L'épidémie continuait à faire des ravages et les stations visiophoniques diffusaient de bien alarmantes nouvelles.

Toutes les villes n'étaient déjà plus que des charniers et, sur l'ordre du gouvernement mondial, les survivants abandonnaient les cités et leurs dangereuses contaminations.

L'exode commençait sur les routes, et cela en dépit des services sanitaires qui, dans leur impuissance, essayaient malgré tout de venir en aide aux malheureux. Mais que pouvaient-ils faire ?

Le désordre, l'affolement, la pagaille régnaient d'un bout à l'autre de la planète. C'était la mort, la mort brutale, impitoyable... et la Grande Faucheuse s'en donnait à cœur joie.

Mais enfin pourquoi ? Et comment tout cela avait-il pu se produire aussi rapidement ? Que se passait-il ?

L'absurde, dans tout cela, c'est que mon nom était inlassablement répété dans chaque communiqué. Des appels étaient lancés afin de me retrouver.

Les monstres ! Comment osaient-ils encore espérer en moi ?

— Il faut partir maintenant.

J'ai suivi le conseil d'Helena et nous avons pris congé de nos hôtes. Par prudence encore, il nous avait été conseillé de faire une étape à 300 kilomètres de là, où se trouvait effectivement une autre ferme occupée par des adeptes de notre confrérie. Celle des Mallone.

C'est le lendemain, aux environs de midi, que nous avons atteint cette ferme isolée.

## CHAPITRE VII

L'habitation était construite dans le même style que celle que nous venions de quitter. Nichée entre des amas de rochers, elle était ceinturée d'une véranda toute fleurie et respirait le calme et la tranquillité. Il semblait régner là toute la paix du monde.

Nous avons garé l'appareil en bordure d'un petit jardin potager, mais, à notre grand étonnement, personne n'est sorti de la maison.

Helena a appelé, mais aucune réponse. C'était le silence.

Un mauvais pressentiment s'est emparé de nous alors que nous approchions de la ferme. Helena a poussé la porte et nous sommes entrés dans une vaste pièce vide où flottaient des odeurs de cuisine.

— Il doit y avoir quelqu'un, ai-je dit.

Sans un mot, Helena a ouvert une autre porte, dans le fond, et ce que nous avons découvert, tout à coup, nous a fait reculer d'un bond.

Trois corps gisaient sur le plancher, celui de deux hommes et d'une femme dont le visage et les membres étaient couverts de plaques rouges. Ils ne bougeaient plus, la mort semblait les avoir frappés avec la même brutalité.

Mais à cet instant, mon regard s'est porté vers la fenêtre. À l'extérieur, quelque chose brillait anormalement et, à ma grande stupéfaction, j'ai repéré la coque métallique d'un fusaujet, glissé entre deux amas de rochers. C'était un appareil des forces de l'ordre et ma première réaction a été de saisir le bras d'Helena.

Mais c'était trop tard. Brusquement surgis d'une autre pièce, quatre hommes se tenaient devant nous et nous menaçaient de leurs « foudroyants ». Ils portaient tous l'uniforme warchien.

Le plus grand s'est avancé d'un pas lourd.

— Des amis à vous, sans doute ? a-t-il lancé. Pas de chance. Ils sont tous morts.

Il a ouvert une autre porte et nous a désigné les cadavres d'une femme et de deux enfants que l'on avait négligemment repoussés dans un angle de la pièce.

Sans se soucier de leur présence, deux autres Warchiens, installés devant des visio-émetteurs portatifs, lançaient communications sur communications.

— Vos amis étaient déjà morts lorsque nous sommes arrivés, a continué l'officier. Nous voulions simplement établir un relais dans cette région. Nous avons aussi quelques ennuis avec notre appareil.

Et puis, tout à coup, il m'a dévisagé avec l'expression d'un homme qui découvre un trésor.



— Professeur Kennedy ! Ah ça, par exemple ! Ma parole, mais c'est bien vous ! Et dire que nous sommes à votre recherche. Ah, décidément, je ne pensais pas que la chance nous servirait aussi rapidement.

Comme ratière, en effet, c'était le bouquet !

— Ne restez pas là, a-t-il ajouté, c'est dangereux. On va dégager les corps et les enterrer, ne vous inquiétez pas.

Et, tandis que nous le suivions dans la pièce principale, il s'est tourné vers les deux hommes de la radio.

— Informez le Q.G. Dites-leur que nous venons de retrouver le professeur Kennedy. Message urgent, en priorité.

Il a fermé la porte derrière lui et nous a rejoints, le sourire aux lèvres.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— J'aimerais d'abord savoir ce que tout cela signifie. Que me voulez-vous ?

Il s'est alors rendu compte que nous étions armés. Il a tiré les « foudroyants » de nos ceintures, tout en nous maintenant sous la menace de son arme.

— Aucun mal ne vous sera fait, rassurez-vous, ni à vous ni à M<sup>lle</sup> Kirby. Vous auriez dû répondre à nos appels, cela aurait évité toutes ces complications.

— Mais enfin pourquoi ? Que me veut-on ?

— Je ne suis malheureusement pas autorisé à vous répondre. Comme je vous l'ai dit, nous avons des ennuis avec notre appareil, il va falloir attendre qu'on vienne nous chercher.

Quelqu'un l'appelait dans la pièce voisine. Il est sorti en nous laissant sous la garde de trois de ses hommes, puis est revenu presque immédiatement.

— Un message à votre sujet. Vous devrez attendre jusqu'à ce soir. Le gouvernement mondial est en train de se réunir à Pharys afin de vérifier l'information que nous avons reçue à votre sujet. C'est tout ce qu'il m'est permis de vous dire. En attendant, une pièce va être mise à votre disposition. Veuillez nous suivre.

Helena et moi nous sommes retrouvés dans une chambre avec un homme de garde à l'extérieur, devant la fenêtre, et la porte solidement bouclée.

Cette fois, j'avais compris, et la grimace significative sur le visage d'Helena me confirmait bien qu'elle était de mon avis. Quelqu'un avait découvert la vérité à mon sujet et le gouvernement restait confronté devant ma double personnalité.

Mais quelle importance cela pouvait-il avoir maintenant, que je sois Greene ou Kennedy ? Dans ce monde à l'agonie, y avait-il encore une place pour cette question ? Et quand bien même, que pouvait-on

espérer de cette vérité ?

Une révolte m'a secoué. Je ne pouvais pas me résoudre à leur servir de jouet une fois de plus. Il me fallait trouver le moyen de leur échapper, et le plus vite possible. Mais de quelle façon, grands Dieux ?

Des heures ont passé.

On a enterré les corps de la famille Malonne et j'ai assisté à toute l'opération, par la fenêtre grande ouverte. Et puis, brusquement, l'idée m'est venue. Folle peut-être, mais en tout cas la seule qui pouvait réussir.

— Helena, vous allez faire exactement ce que je vous dis.

— Qu'y a-t-il ?

— Est-ce que vous avez votre bâton de rouge ?

— Mon bâton de...

— Oui, votre rouge à lèvres.

— Je dois l'avoir dans une de mes poches.

— Cherchez-le.

Elle a extrait un tube de sa poche et je m'en suis saisi. J'ai commencé par dessiner quelques cercles sur mes mains que j'ai ensuite frottées pour bien unir la couleur.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je veux simplement leur donner l'impression que j'ai contracté la maladie. Quand vous m'entendrez gémir, appelez de toutes vos forces. Ayez l'air terrifiée, épouvantée... Dès qu'ils seront entrés, vous me laisserez faire.

— Ils sont trop nombreux.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Notre seule chance, c'est de profiter d'un effet de surprise. Êtes-vous prête ?

Elle a secoué la tête et j'ai achevé de maquiller mon visage. Maintenant, c'était le grand coup.

Je me suis jeté sur le lit et j'ai commencé à gémir, les mains crispées sur mon crâne. Alors Helena s'est précipitée à la fenêtre et s'est mise à hurler.

— Au secours... Au secours... Le professeur Kennedy... Vite... Vite... Au secours... Au secours...

L'homme de garde s'est retourné.

— Eh bien quoi, qu'y a-t-il ?

— Oh mon Dieu, c'est affreux... Regardez... Regardez...

Elle y mettait tout son cœur, sa voix tremblait, ses jambes lui manquaient et elle était comme folle.

Le Warchien a sauté dans la pièce et un rapide coup d'œil sur moi l'a fait sursauter comme s'il avait été mordu par un serpent. Mais déjà la porte s'ouvrait avec fracas et l'officier faisait irruption, suivi de deux autres Warchiens.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi criez-vous comme ça ?

— Regardez... Regardez..., a répondu l'homme de garde.

En me découvrant sur le lit, l'officier a poussé un juron et s'est avancé avec un autre. Tous deux se sont penchés sur moi alors que je continuais à gémir.

Mais tout se passe alors avec une rapidité extraordinaire. Mes bras se détendent, j'agrippe les deux Warchiens et les fais basculer sur le lit la tête la première. J'ai eu le temps de calculer mon coup et, dans la même seconde, je rafle le « foudroyant » à la ceinture de l'officier.

Je me redresse d'un bond tandis qu'Helena, de son côté, a réagi avec la même promptitude. Elle déleste un Warchien de son arme et met en joue l'officier qui vient de se relever dans un mouvement de colère.

— Vous êtes fou, me crie-t-il en réalisant la supercherie, toutes les polices sont alertées, vous n'avez aucune chance de vous en sortir.

Je tire une rafale dans le mur et cela suffit pour écarter tout le monde.

— Helena, sautez dans l'appareil et mettez le contact.

Elle obéit, enjambe la fenêtre et je la suis à reculons, balayant la ferme de rafales thermiques. Il ne faut surtout pas leur laisser le temps de réagir.

Comme j'atteins l'appareil, les Warchiens se dégagent de la maison en flammes et je les vois courir pour essayer de nous prendre à revers.

Ils n'ont pas l'intention de nous tuer, ils nous veulent vivants, et c'est bien ce qui me gêne, car je ne me sens pas le courage de les abattre.

— Grimpez vite !

D'un bond, je m'engouffre dans le fusaujet alors que déjà deux Warchiens s'élancent sur moi.

L'appareil démarre en catastrophe, fonce dans la terre molle, dérape, se rétablit et file pleins gaz.

Un de ces instants que je n'oublierai jamais !

## CHAPITRE VIII

Nous avons atteint la cité secrète.

Elle se trouve nichée, enfouie, au cœur même d'une chaîne montagneuse qui défie toute recherche.

Encore faudrait-il trouver le moyen de l'atteindre. Ses lourdes portes blindées, camouflées par des rocs massifs, sont comme autant de vigiles impassibles jetés dans le chaos par la montagne elle-même.

Mais Helena en connaissait tous les secrets et notre appareil, après s'être signalé, s'est engouffré à l'intérieur de la masse rocheuse.

Certes, le voyage avait été rapide, mais combien de pièges avons-nous dû éviter ? À plusieurs reprises, des appareils warchiens avaient tenté de nous barrer la route, mais Helena, avec une maîtrise exceptionnelle, avait réussi, selon l'expression consacrée, à passer à travers les mailles du filet.

Et c'est ainsi que nous nous sommes trouvés devant le professeur Lindsay.

Nous étions, à franchement parler, bien loin de nous attendre à cette rencontre, du fait que nous ignorions l'évacuation du centre expérimental et le retrait de nos collègues dans ce lieu perdu et ignoré du reste de l'humanité.

Chez eux aussi, le mal avait fait des ravages et des mesures de protection avaient dû être prises dans la cité, pour limiter au maximum les effets de la contagion.

Les individus avaient été isolés dans des cabines de verre, par groupes de deux ou trois, et ne communiquaient avec leurs autres compagnons que par le truchement d'appareils intervisiophoniques et de tiges articulées assurant tout contact matériel avec l'extérieur.

J'ai dû moi-même entrer dans l'une d'elles, face au bloc directorial occupé par le professeur Lindsay et deux de ses collaborateurs. Ces derniers avaient hâte, bien sûr, de savoir par quel miracle nous avions pu, Helena et moi, atteindre le refuge. Mais, en dehors de la joie qu'ils éprouvaient à nous revoir, je devinais aussi l'immense inquiétude qui était en eux.

— Nous connaissons maintenant les véritables causes de ce fléau, m'a annoncé frère Lindsay au bout d'un instant. C'est terrible, et dire que personne n'a pu le prévoir...

— D'où vient cette maladie ?

— De Warch, oui, de la planète rouge. Et ce sont les Warchiens eux-mêmes qui nous l'ont transmise.

— Seigneur, en êtes-vous sûr ?

— C'est un de nos savants qui a fait cette découverte. Il a réussi à isoler le virus en prélevant le sang d'un des nôtres atteint par la maladie. Il a eu cette chance, et son diagnostic est formel. Nous avons d'ailleurs comparé les réactions obtenues avec celles qui datent du siècle dernier et que nous avons conservées dans nos dossiers. Il s'agit du même virus que nous avons découvert sur Warch à cette époque-là, ce qui a nécessité, vous le savez, l'abandon de la colonie warchienne. D'un autre côté, et c'est bien ce qui accrédite la thèse, nous savons de source certaine qu'aucun Warchien, à l'heure actuelle, n'a jamais été frappé par le mal.

— Comment se fait-il ? Les Warchiens sont des humains comme nous.

— Bien sûr, et c'est ce qui bouleverse toute notre biologie. En ce qui concerne le rôle joué par ces virus, nous ne pouvons que faire appel à des suppositions. Nous pensons en effet que ces germes n'avaient, au départ, que des faibles actions pathogènes sur l'organisme humain. Ce qui nous a effrayés à cette époque-là, ce sont les diverses contaminations que nous avons enregistrées chez nous, parmi la flore et la faune, et cela à la suite des relations que nous entretenions avec la planète rouge. Mais notre arsenal bactériologique a eu vite raison de ces virus. Nous avons rompu tout contact avec Warch et l'affaire a été réglée. Sur Warch, en revanche, il en est allé différemment. Les « exilés » n'ont pratiquement jamais souffert de ces virus et il s'est même produit une sorte d'accoutumance, à la rigueur un phénomène immunologique. Si l'on tient compte en effet du fait que les virus injectent dans la cellule humaine leur propre A.D.N., modifiant ainsi le métabolisme de la cellule, il reste à cette dernière deux possibilités de survie : soit la mutation pour la résistance au virus qui ne peut plus se fixer sur la cellule mutée, soit que l'A.D.N. viral puisse rester à l'état latent dans la cellule qui devient immunisée contre une nouvelle infection. C'est à notre avis ce qui a dû se passer.

— Et ensuite ?

— C'est là que tout est bouleversé. Le même phénomène aurait dû se produire avec notre humanité, mais c'est l'inverse qui a eu lieu. Et à cela il n'existe qu'une explication.

C'est le milieu qui est responsable. Tant que les virus se sont propagés sur des organismes soumis aux conditions du milieu warchien, rien ne s'est passé, sauf que les virus ont subi une nouvelle mutation dans les organismes, et cela de génération en génération. C'est donc au contact de notre milieu qu'ils sont devenus actifs. Une réaction chimique qui nous échappe, bien sûr, mais le fait est là. L'immunologie s'est conservée chez les Warchiens, mais notre humanité demeure sans défense contre cette attaque virale venue d'un autre monde.

Je n'ai su que répondre, d'autant qu'il m'était difficile de mettre en doute les paroles de Lindsay. Et je comprenais maintenant pourquoi les Warchiens que nous avions trouvés dans la ferme des Mallone ne paraissaient nullement se soucier des cadavres qui étaient là. Ils ne risquaient rien, bien sûr, et ils le savaient.

— Mais il y a autre chose, frère Kennedy, a repris Lindsay, autre chose aussi que vous devez savoir. On vous recherche, et il y a une raison à cela.

— Laquelle ?

— Le gouvernement mondial pense que vous êtes la seule personne à pouvoir trouver le remède à ce mal.

— Moi ?... C'est de la folie.

— Une information qu'ils ont reçue à votre sujet, et qui nous a été transmise ce matin. Nous avons des antennes un peu partout dans le monde, vous ne l'ignorez pas.

— Et de qui provient cette information ?

— De votre femme.

J'ai bondi jusqu'à la cloison de verre.

— Suzan ?

— Suzan prétend que vous lui avez confié quelque chose, au début de votre mariage, au sujet de ces virus. Je n'en sais pas davantage.

— C'est impossible. Je n'ai jamais parlé de...

— Je vous en prie, essayez de vous souvenir. Que lui avez-vous dit ?

Je suis retombé sur mon siège, la tête lourde. Qu'avais-je bien pu dire à Suzan, bon Dieu ? Je ne pouvais tout de même pas me souvenir de toutes les paroles que j'avais prononcées au cours de mon existence ? Ou alors il y avait un trou, quelque part... Quelque chose m'échappait...

— Non, vraiment, je ne vois pas...

Frère Lindsay s'est redressé tout à coup.

— Un instant. Est-ce que cela n'aurait pas un quelconque rapport avec votre séjour sur Warch ?

— Sur Warch ?... Mais je n'ai jamais été sur Warch...

— Je parle de votre existence passée, frère Kennedy. Autant qu'il m'en souviennne, les rapports vous concernant indiquent que, au cours de votre dernière réincarnation, vous avez été envoyé sur Warch comme médecin-chimiste.

Une onde glacée m'a secoué le corps. Malgré tous les efforts que je déployais pour m'accrocher à la personnalité de Kennedy, il y avait une faille... J'avais tout appris de cet homme, tout jusqu'aux moindres détails de sa vie privée, mais il y avait une chose que j'ignorais : c'était sa vie passée, et sur ce point-là, j'étais totalement désarmé. Que pouvais-je répondre ?

— Vous ne voyez toujours pas le rapprochement ?

J'ai hoché la tête d'un air accablé.

— Peut-être... Mais je suis tellement fatigué... Tout se brouille dans ma tête, je suis navré.

— Oui, je comprends.

— À moins que...

Je me suis relevé brusquement, saisi d'un espoir immense.

— Vous avez conservé l'« enregistrement » de mon ancienne existence, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Alors, repassez-le-moi. Ça m'aidera peut-être à éclaircir cette histoire. Immédiatement, je vous en prie.

— Vous avez raison, il n'y a pas de temps à perdre. Je vais donner des ordres.

\*

\* \*

Tout s'est passé rapidement. J'ai été conduit dans une autre cabine de verre, installée dans le laboratoire « mnémopsychique », et des robots téléguidés m'ont installé sur une couchette et ont coiffé ma tête d'un casque à électrodes.

L'« enregistrement » de Thomas Garrett, extrait de la « mnémothèque », a été placé dans un « intégrateur » et la séance a commencé.

En effet, au siècle précédent, Ralph Kennedy avait vécu dans la personnalité de Thomas Garrett, médecin-chimiste appartenant à une commission sanitaire dont le rôle était justement d'étudier les conditions biologiques de la planète Warch.

Mon esprit ne s'est nullement attardé sur la vie privée de cet homme, je n'ai retenu que les passages concernant son exercice professionnel sur la planète rouge.

Cela se passait à la fin de sa vie, et je le voyais mêlé aux condamnés que l'on avait déportés sur ce monde. Son laboratoire était situé sous un dôme transparent au travers duquel on pouvait embrasser du regard toute la morne étendue de sable rouge et de cratères déchiquetés.

Il avait un collaborateur, un certain Jeffrey, à qui il avait un jour confié la découverte qu'il venait de faire au sujet des virus warchiens. Garrett avait trouvé, disait-il, un sérovaccin capable de préserver l'espèce humaine de l'atteinte pernicieuse de ces virus. Après en avoir confié la formule à Jeffrey, Garrett, toujours en compagnie de cet homme, était revenu sur Terra. Il devait, en effet, expérimenter le produit avant d'en informer le corps médical.

Cela demandait de longs mois, et c'est au cours de cette période que Garrett, selon les conventions habituelles, s'est soumis à

l'enregistrement de sa dernière année de vie.

Il venait d'avoir quarante ans et il se devait, au terme de sa quarantième année, d'enregistrer sa dernière fraction de souvenirs et de connaissances.

Il est mort accidentellement huit jours plus tard, en même temps que Jeffrey, tous deux broyés dans leur appareil alors qu'ils se rendaient au laboratoire d'analyses.

C'est d'ailleurs ce qui était indiqué à la fin de l'enregistrement.

— Coupez !

— Non, repassez la dernière séquence sur Warch.

Un retour en arrière, et cette fois j'ai pu noter sur papier l'extraordinaire découverte de Garrett. Lindsay a été le premier à se précipiter.

— Alors ? a-t-il demandé.

— Nous tenons la formule, mais j'aimerais quand même que nous vérifiions avec les souvenirs de Jeffrey.

Cela ne posait aucun problème, et les comparaisons effectuées avec les souvenirs personnels du nommé Jeffrey confirmaient bien qu'il s'agissait de la même formule.

Ainsi, Kennedy avait bien parlé à Suzan de cette découverte, il ne pouvait subsister aucun doute à ce sujet.

— On comprend maintenant, m'a déclaré Lindsay quelques heures plus tard, l'acharnement des Warchiens à vous retrouver. Ils espéraient se servir de vous pour sauver ce qui reste de l'humanité, mais comme vous auriez agi avec l'appui du gouvernement, cela ne pouvait que leur être profitable. Les survivants n'auraient pu que leur vouer une reconnaissance éternelle. Eh bien, nous nous passerons d'eux, frère Kennedy. Cette situation n'a que trop duré. Nous allons nous-mêmes fabriquer le sérovaccin.

— Et combien cela va-t-il demander ?

— Nous allons lancer des appels à tous les laboratoires d'État. Avec les moyens dont nous disposons actuellement, cela peut se réaliser en huit jours.

— Comment opérez-vous ?

— Par aérosols, par dispersion du produit dans l'atmosphère. On ne peut pas intervenir sur chaque individu, c'est impossible, le temps nous manque. Nous allons mobiliser tout ce qui vole, de façon à répandre le sérovaccin sur toutes les régions de la planète. Je viens d'étudier la formule ; on peut concentrer le produit sous forme de fines particules qui agiront à la fois par voie respiratoire et pénétration à travers les pores.

— Combien restons-nous actuellement ?

— À peu près la moitié, soit environ dix milliards sur vingt que nous étions.



— Et dans huit jours, combien en restera-t-il ? Trois ou quatre milliards ? Seigneur, quelle chose épouvantable !

— Nous sauverons ce que nous pourrons. Et si nous réussissons, ce sera quand même une belle victoire.

\*

\* \*

Il avait raison, mais une première victoire nous attendait déjà au lendemain de cette conversation.

Lindsay avait alerté tous les laboratoires d'État du monde entier, et c'est alors que commençait la fabrication du sérovaccin que la nouvelle nous est parvenue.

Des centaines d'appareils s'envolaient dans le ciel.

Les Warchiens, conscients de leur échec, quittaient ce monde et regagnaient la planète rouge.

## CHAPITRE IX

Lindsay a gagné la bataille.

Il n'a pas fallu plus de huit jours pour que le sérovaccin soit dispersé dans l'atmosphère. Des tonnes et des tonnes de ce produit jetées aux quatre vents de la planète.

Le monde est sauvé... Du moins ce qu'il en reste... mais dans quelles conditions, grands Dieux ! Des milliards de cadavres jonchent les villes et les campagnes... C'est horrible... Il n'y a que la mort, la mort partout, à perte de vue... et son odeur épouvantable.

Fort heureusement, les gens sont vaccinés, à la naissance, contre la peste, le typhus, le choléra, et il n'est à craindre aucune épidémie de ce genre.

Mais tout est désorganisé... C'est le désordre, la confusion, le désarroi le plus complet. L'affolement des hommes sur un monde détruit.

Il y a ceux qui prient, qui supplient et qui pleurent, ceux qui essaient de se rendre utiles par n'importe quel moyen, et puis aussi ceux qui volent, pillent et tuent, parce que le monde est ainsi fait. C'est à la fois triste, sublime et révoltant, mais n'est-ce point là l'occasion d'agir ? De refaire le monde selon les plans secrètement établis par notre confrérie ?

J'ai été conduit dans les salles souterraines, là où se trouvent les hommes-machines et les dispositifs complexes qui les entourent.

Pour eux, rien n'a changé, les cerveaux d'élite reliés aux ordinateurs continuent à résoudre les problèmes qui, depuis l'origine des temps, se posent à l'humanité.

Et lorsque je rejoins le comité directorial dans la salle de réunion, frère Lindsay m'annonce la décision qui vient d'être prise.

— La situation actuelle ne nous permet plus la moindre hésitation, me dit-il. Le moment d'agir est venu. Aujourd'hui commence l'ère de l'*homo-machina*. Des Centres de coordination vont être créés dans toutes les anciennes capitales du monde et nous garderons Pharys comme siège du gouvernement mondial.

Il s'avance, le regard enflammé.

— Une ère nouvelle s'ouvre pour l'humanité dans la compréhension, la justice et les devoirs réciproques. La longue nuit de la politique, avec tout ce qu'elle comporte de brimades, d'ostracismes, d'oppressions et de fausses libertés est terminée. Nous ne voulons plus de cela, nous voulons enfin que les hommes soient unis dans une même coopération, qu'importent leurs races et leurs couleurs. Qu'ils

aient conscience de leurs devoirs et conscience aussi que leurs efforts porteront leurs fruits. Regardez comment le monde a été gouverné depuis plus de trois mille ans. Le meurtre, l'intrigue, la délation et le génocide ont été la politique des rois et des empereurs, celle aussi des dictateurs et à quelque politique qu'ils aient appartenu. Certes des assassins, des intrigants, des combinards dirai-je même, ont fait le monde, et ils ont réussi. Mais quel monde ? Un monde de haine, de misère et d'égoïsme où le bonheur des uns ne pouvait être puisé que dans le malheur des autres. Et le pire encore, ce sont les efforts de certains gouvernements qui, depuis des siècles, tendent à dépersonnaliser l'individu, soit par un régime d'austérité, soit par une politique de consommation et d'abondance. On a détruit ce que l'humanité avait de plus cher : la pensée, le droit de s'exprimer, de savoir et de connaître. On a saboté l'enseignement pour fabriquer des cancre, parce qu'il n'y a rien de plus maniable qu'un cancre. On a amusé les gens avec des plaisirs factices, on les a conditionnés dans leur travail, dans leur plaisir, dans leurs idées politiques, on en a fait des voix à bulletins pour que M. Dupont ou M. Durand soit élu et recommence à gaver le monde de fausses promesses.

— Ne jetez pas la pierre à ces gens-là, ai-je coupé, l'espoir aussi a fait vivre le monde. Existait-il pour eux d'autres solutions ?

— Pratiquement aucune, je l'admets. La solution aurait été qu'il existât des hommes valables, des hommes droits, purs et simples. Il y en a eu, bien sûr, mais un agneau peut-il survivre dans une tribu de loups ? Maintenant tout a changé, et nous ne voulons plus de cela. Si vous le désirez, je puis vous donner en bref le programme défini par notre Centrale spirituomécanique.

— Je vous en prie.

— En premier lieu, c'est la notion du travail qui pèse le plus dans la balance des décisions. Le travail doit être obligatoire pour tout le monde et selon les aptitudes de chacun. Le travail ne manque pas, à condition qu'il soit donné dans un cadre social profitable à tous. À quoi cela sert-il de fabriquer des intellectuels en surnombre si la terre et l'usine doivent manquer de main-d'œuvre ? Il n'y a aucun déshonneur à se salir les mains et un ouvrier d'usine mérite autant le respect qu'un écrivain, un médecin ou un compositeur de musique. Mais encore faut-il que cet ouvrier, que ce paysan puisse manger à sa faim et vivre décemment. Encore faut-il que certaines sociétés, capitalistes à l'extrême, cessent de fonctionner sur des bénéfices prohibitifs. Il n'est pas question de marxisme, frère Kennedy, surtout pas, car nous retomberions dans les mêmes erreurs, mais d'équilibre et de justice sociale. Notre Centrale a le devoir de respecter la personnalité, la valeur humaine et les talents de chacun en même temps que la liberté de travail. Nous admettons qu'un homme puisse

gagner davantage d'argent qu'un autre si ses capacités le lui permettent et si ses heures de travail sont supérieures au commun des mortels. Mais a-t-il besoin de gagner cent millions de crédits-dol ? Une limitation de la fortune s'impose sans toutefois renier à cet homme le droit de vivre dans une certaine aisance, s'il le mérite aux yeux de la société. Mais uniquement par son travail, et cette loi du travail sera applicable pour tous. Nous ne voulons plus de fainéants dans les rues, dans les cafés, ce qui prend une valeur d'insulte auprès de ceux qui peinent pour gagner leur vie. Car ces gens-là sont des voleurs et des criminels en puissance. Nous ne voulons plus également d'une certaine police composant avec les truands, ni d'une magistrature encore trop encline à défendre le « brave » coupable plutôt que la « méchante » victime. Nous ne voulons plus de prisons-palaces et pour certains plus de prison du tout. La corde ou la hache ! Celui qui assassine un vieillard, qui enlève un enfant ou qui tue pour d'autres raisons aussi odieuses ne mérite ni procès ni pitié de qui que ce soit. Ces gens-là sont des irrécupérables et la société se doit de les détruire comme on détruit des bêtes ou des insectes malfaisants.

Frère Lindsay prend un papier sur sa table et y jette un coup d'œil.

— Voilà à ce propos ce que préconise notre Centrale spirituomécanique. Le vol puni d'emprisonnement : minimum cinq ans pour un œuf, à perpétuité pour un bœuf, si vous voulez bien excuser cette image. Certains crimes aussi peuvent faire l'objet de sévères détentions, mais ceux dont nous parlons ne bénéficient d'aucune grâce. Nous projetons de les pendre aux arbres des places publiques et de les montrer aux jeunes écoliers qui défilent à la sortie des classes. Il faudra que cette image leur reste devant les yeux et qu'ils sachent que c'est le sort qui les attend s'ils transgressent un jour les lois humaines. Qu'ils sachent dès leur plus jeune âge que la vie est sacrée et que nul n'a le droit de la supprimer. Nous savons que cela va heurter bien des esprits, mais les enfants sont les biens les plus précieux de l'humanité. Ils représentent l'avenir de notre race et, à ce titre, nous nous devons de les préserver contre les mauvaises actions qu'ils pourraient, plus tard, commettre vis-à-vis de leurs semblables. Quant aux adultes, il faudra aussi qu'ils sachent non seulement les peines qu'ils encourent dans leur existence actuelle, mais également les effets *karmiques* que leur réserverait, dans une vie future, leur mauvaise conduite.

— Y croiront-ils seulement ?

— On les éduquera.

Un hochement de tête.

— En somme, vous voulez créer une société de saints ?

— Que non pas ! Nous ne courons pas après l'Utopie, frère Kennedy. Une société de saints, et vous le savez aussi bien que moi, serait

invivable. Nous n'avons aucun pouvoir de changer les sentiments humains, et chacun restera libre d'agir à sa guise dans le cadre de son libre arbitre, car, dans le fond, nul n'est à l'abri de l'erreur. Une autre question à poser ?

Tout cela me paraît tellement prodigieux, magnifique, extraordinaire, que je ne me sens pas le droit d'ajouter un mot de plus. Les cerveaux-machines ont certainement pensé à tout... même à l'*impensable*, et il me serait bien difficile de leur apporter le moindre jugement.

Une ère nouvelle vient de commencer, et je ne puis qu'espérer en l'avenir de la nouvelle société.

— La séance est levée, conclut sentencieusement frère Lindsay.

## CHAPITRE X

Je n'ai pas revu Helena depuis notre arrivée dans la cité secrète et, lorsque je me suis informé à son sujet, j'ai appris qu'elle nous avait quittés depuis déjà plusieurs jours.

J'ai bien essayé d'obtenir quelques renseignements sur elle, mais nul ne savait ce qu'elle était devenue.

C'est la raison pour laquelle je suis reparti pour New City, parce qu'un mauvais pressentiment était en moi... Quelque chose d'inexplicable qui me rongait le cœur...

Quelles pouvaient être les raisons de ce départ précipité ? Était-ce toujours à cause de moi ?

Je savais fort bien que je lui vouais un amour impossible, et je n'avais de ce fait nullement l'intention de la revoir. Simplement savoir ce qu'elle était devenue, et me soulager enfin de cette terrible appréhension qui était en moi.

J'ai atteint New City, mais la grande ville était encore la proie du désordre et de la confusion. On achevait toutefois de déblayer ce qui restait encore de cadavres et c'est par camions entiers qu'on les dirigeait vers des fosses communes rapidement creusées aux alentours mêmes de la ville. Certains corps étaient méconnaissables et dans un état de putréfaction avancée. C'était horrible.

La circulation reprenait, mais avec beaucoup de difficultés, car le service d'ordre sérieusement réduit, on devait faire appel à des bénévoles pour régler le trafic. En fait, la vie reprenait petit à petit, et des membres de notre confrérie étaient déjà en place pour apaiser les esprits et apporter l'assurance qu'un nouveau gouvernement allait être institué dans les plus brefs délais.

J'ai parcouru la ville en pensant qu'Helena avait dû se rendre dans un hôpital psychiatrique afin d'y chercher du travail. Elle en avait d'ailleurs déjà eu l'intention, mais les établissements que j'ai visités n'ont pu me donner la moindre information sur elle. Personne du nom d'Helena Kirby ne s'était jamais présenté.

Je me suis alors rendu chez elle, mais l'appartement était vide. Et c'est alors que j'étais sur le point de désespérer qu'une voisine est sortie sur la terrasse d'accès.

— Vous cherchez M<sup>lle</sup> Kirby ? m'a-t-elle demandé. Je ne pense pas que vous la revoyiez.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle est partie pour un long voyage, un très long voyage, à ce qu'elle m'a dit.

— Quand ?

— Ce matin.

— Et vous ne savez vraiment pas où elle est allée ?

Elle a haussé les épaules.

— Il faudrait peut-être demander aux personnes qu'elle est allée rejoindre. Je l'ai accompagnée ; oui, son appareil était en panne et je me suis fait un plaisir de lui rendre ce service.

— Où l'avez-vous conduite ?

Elle a secoué la tête.

— Très difficile à vous expliquer. C'est en dehors de la ville, mais je sais à qui appartient la propriété. À un certain Georges Sullivan.

J'ai eu comme l'impression que le sol se dérobaît sous mes pieds. Je n'arrivais pas à y croire. Qu'est-ce qui avait bien pu pousser Helena à revenir chez Sullivan ? Mais enfin, que se passait-il ? Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Avait-elle perdu la raison ?

Saisi d'inquiétude, j'ai sauté dans un taxi et j'ai filé comme une flèche jusqu'à la propriété de Georges Sullivan. Il me fallait en avoir le cœur net.

Je me suis précipité dans l'habitation, qui me paraissait vide, déserte, abandonnée, j'ai appelé, j'ai crié, allant comme un fou d'une pièce à l'autre.

J'ai pensé brusquement que j'arrivais trop tard, mais soudain une porte s'est ouverte devant moi et Helena m'est apparue, avec un petit air étonné. Elle portait une magnifique robe verte et sa coiffure était singulièrement apprêtée.

— C'est vous qui criez comme ça ? m'a-t-elle dit. Vous en faites, du bruit !

— Helena, Dieu merci, vous êtes là ! Mais que faites-vous ici ? Qu'y a-t-il ?

Un grand rire l'a secouée, puis :

— Vous êtes charmant, amusant. Comment vous appelez-vous ?

— Helena, cessez de vous moquer de moi. Ma parole, mais vous êtes folle !

— Ce n'est pas Helena.

Suzan venait d'apparaître, un sourire ironique accusant la commissure de ses lèvres. Elle était ivre, cela ne faisait aucun doute, mais elle gardait, chose curieuse, toute sa lucidité d'esprit. Derrière elle, se tenaient deux hommes en blouse blanche.

— Non, ce n'est pas Helena qui est devant toi, Ralph, a-t-elle repris. Helena est morte ce matin. C'est son corps, bien sûr, mais pas son esprit. C'est l'esprit de M<sup>me</sup> Wilson.

— M<sup>me</sup> Wilson ?

— Souviens-toi de la vieille femme qui se tenait dans cette pièce, sur une chaise à roulettes et à qui nous avons promis le corps d'Helena.

Fou de rage, je me suis élancé vers Suzan.

— Tu as osé faire ça ?

— Du calme. Cette fois, Helena est venue de son plein gré. C'est elle qui a généreusement offert son corps à M<sup>me</sup> Wilson. Mais rassure-toi, tout s'est très bien passé.

— Mais enfin... enfin... comment... comment ? J'ai détruit les appareils, j'ai...

— Sullivan les a fait remplacer après ton départ. Il conservait encore un espoir, le pauvre homme. Et puis il est mort, après Cogan. Tout a été si brutal... Il n'est resté que deux techniciens, c'est eux qui ont réalisé la transplantation.

Elle s'est avancée.

— J'ignore ce qui a poussé Helena au suicide, je ne lui ai posé aucune question. On a seulement fait ce qu'elle désirait, mais elle devait avoir de sérieuses raisons à cela. Mon pauvre Ralph !

La tête me tournait. Dans mon désarroi, je regardais Helena, *le corps d'Helena*, et la torturante vérité éclatait dans mon âme.

Elle n'avait pu survivre à Ralph. Elle l'aimait au point d'en mourir, de sacrifier sa vie avec l'espoir insensé de le rejoindre dans l'au-delà, quelque part dans ce royaume des morts qui nous échappait. Elle était morte pour lui. Oh... non... non... non...

Et dans le corps d'Helena, la vieille, l'affreuse, l'immonde vieille me souriait, toute fière de sa victoire.

— Qu'elle sorte, ai-je crié, qu'elle sorte ! Je ne veux pas la voir. Je ne veux pas la voir...

Sur un geste de Suzan, les deux techniciens ont emmené la vieille, et la porte s'est refermée.

— Je suis désolée pour toi, Ralph, m'a dit Suzan au bout d'un instant, mais ça ne me regarde pas. Il y a seulement certains points dont j'aimerais discuter avec toi.

Sa voix s'était faite plus dure, plus impérative, et je sentais toute la haine qui était en elle.

— Je n'ai plus rien à te dire.

— Tu te trompes.

Elle a sorti un « foudroyant » de l'intérieur de sa blouse.

— Tu m'écouteras. Je dois maintenant revenir en ville, nous allons prendre mon appareil et nous aurons tout le temps de discuter pendant le trajet. Passe le premier, veux-tu ?

J'ai hésité un instant devant la gueule ronde braquée sur moi, puis, avec désintéressement, j'ai obéi. Que m'importait à présent ? Quelle importance ?

Nous sommes sortis et nous nous sommes installés dans le fusaujet de Suzan. L'appareil a démarré rapidement et nous avons filé vers New City.



Je la regardais et je la trouvais plus effrayante encore. Elle me faisait l'effet d'une marmite sous pression.

— Eh bien, parle, je t'écoute. Sa mâchoire s'est crispée.

— Tu es un homme célèbre maintenant, tu as sauvé l'humanité, m'a-t-elle dit. Mais j'aurais autant aimé que cela se passe d'une autre façon. J'ai perdu, j'ai perdu sur toute la ligne et je n'accepte pas cette défaite. Je ne pourrai jamais l'accepter. Je veux mourir, Ralph, je veux mourir.

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Je te hais, tu entends ? Je te hais. Je n'ai jamais cessé de te haïr. Ah, combien j'attendais cet instant... Et tu es venu. Tu es venu !

Tout à coup l'appareil accéléra dangereusement. À chaque virage, nous frôlions le bord de la piste. L'espace d'un éclair, j'ai compris ce qu'elle avait l'intention de faire.

— Ralentis, bon Dieu, mais qu'est-ce qui te prend ?

— Tu vas mourir avec moi, Ralph.

— Suzan, reviens à toi, je t'en prie.

— Je te hais... Je te hais... Je te hais...

J'ai entrevu la catastrophe. Suzan fonçait droit vers un pylône-radar. Je me suis jeté sur les commandes.

— Braque, mais braque donc !

C'était trop tard. J'ai eu l'impression que l'appareil explosait littéralement. J'ai cogné de la tête contre le pare-brise et le corps de Suzan, disloqué, m'est tombé dessus.

Le reste m'échappe... Comme si je plongeais dans un grand trou noir, ténébreux...

Avec le froid de la mort m'enveloppant comme un suaire.

## ÉPILOGUE

Ma tête est lourde... Mes paupières brûlent...

Je suis étendu sur une couche molle, douce et confortable.

Une nausée me secoue. Dieu, que j'ai mal !

C'est tout juste si je distingue les silhouettes qui vont et viennent autour de moi.

Les formes blanches dansent à travers le voile de la fièvre.

— Buvez, ça vous remettra.

Quelqu'un me tend un verre. Je bois, j'avale sans savoir et je referme les yeux sur le nid bourbeux de mes dernières sensations, sur l'intrusion incohérente d'impressions encore vagues... Une voiture folle... Un dérapage brutal... Le choc... Le choc épouvantable... Et puis...

Helena... Où est Helena ? Non, c'est Suzan qui était avec moi...

— Alors, comment vous sentez-vous, frère Greene ?

La voix me secoue et, après quelques essais infructueux, je parviens enfin à ouvrir les yeux.

La fièvre s'est atténuée, je respire mieux et je reconnais tout à coup les deux hommes qui se tiennent devant moi... Frère Hattaway et frère Clayton !

Dieu du ciel, comment est-ce possible ? Je me redresse d'un coup, portant les mains à mon visage, et la brutale révélation me ramène à la réalité des choses.

Je suis Greene... *Je suis redevenu Donald Greene !*

— Restez tranquille, me conseille amicalement frère Hattaway, il n'y a plus rien à craindre. Mais nous avons eu très peur. Cela fait près de 48 heures que nous essayons de vous récupérer. Heureusement que votre organisme a tenu le coup. Un mauvais contact s'est produit. Quelque chose d'inexplicable...

Un froncement de sourcils.

— Quarante-huit heures, dites-vous ?

— Et le combat a été dur, je vous assure. Nous avons perdu tout contact avec vous.

— Mais alors, tout ce que... tout ce que j'ai vécu n'était qu'un rêve ?

Frère Clayton s'approche avec un sourire.

— Il est difficile de parler de rêve dans l'état où vous étiez... Peut-être voulez-vous parler de certaines impressions psychospirituelles... Que s'est-il passé ?

Soulagé, je me renverse sur la couche en soupirant.

— Que Dieu soit loué si ce n'était qu'un rêve.

— Allez-y, parlez, libérez-vous, ça vous fera du bien.

— J'étais sur un monde identique au nôtre, j'étais réincarné dans le corps d'un homme que l'on avait condamné à mort parce qu'il refusait de livrer ses secrets sur les transplantations humaines. J'ai vécu la vie de cet homme entre une femme qu'il détestait et une autre qu'il aimait profondément. Mais Helena ne voulait pas de moi, parce que j'étais lui... physiquement lui... Idiot, n'est-ce pas ?

— Non, non... Continuez...

— Une catastrophe soudaine s'est abattue sur ce monde. Les « exilés de Warch », autrement dit de Mars, l'ont envahi, et ont pris le pouvoir après avoir massacré tous les hommes d'État.

— Très curieux.

— Oh, la suite est pire. Ils ignoraient qu'ils charriaient avec eux de dangereux virus, lesquels ont anéanti en peu de temps les trois quarts de la population. Il s'est trouvé alors que l'homme dont j'avais pris l'identité en connaissait le remède, grâce à des souvenirs enregistrés dans sa vie précédente. Ainsi, le monde a été sauvé.

— Vous souvenez-vous de la formule ?

— Non, je l'ai oubliée, mais quelle importance ?

Un sourire chez frère Hattaway.

— Vous avez raison. Je suppose que si cela nous arrivait, et conformément à votre rêve, quelqu'un saurait trouver cette formule.

— C'est possible.

— Et ensuite ?

Je hausse les épaules.

— À quoi bon continuer ? Je préfère oublier tout cela. Je vous en prie.

— Vous sentez-vous mieux ?

— Ça va.

Frère Clayton m'a resservi à boire... et il attend patiemment que j'aie vidé mon verre.

— En somme, me dit-il, vous n'apportez aucune information précise sur l'au-delà ?

— Je crains que non.

— Vous n'avez eu aucun contact avec les esprits occupant cette zone ?

— Pas le moindre.

— Pourtant...

Il secoue la tête d'un air embarrassé puis me désigne l'enregistreur psychique.

— Pourtant, reprend-il, il y a une voix que nous avons enregistrée, ou plutôt une conversation entre vous et cette voix.

Je le regarde à travers la fente de mes paupières. Une crainte soudaine vient de me saisir.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout à fait au début de votre « projection ». Une voix qui vous disait : « *Qu'est-ce que vous faites là ? Veuillez vous retirer... Vous allez tout gâcher si vous persistez... Vous n'avez pas le droit...* » Et vous, vous répétiez : « *Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ?* » Enfin quelque chose dans ce goût-là. Mais je puis vous passer l'enregistrement si vous le désirez.

Je le regarde comme à travers un nuage. Brusquement, je me sens blêmir.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Ne dites plus rien !

— Frère Greene...

— Taisez-vous, par pitié ! Taisez-vous !

Je m'effondre... Helena, bon Dieu... Ils ont enregistré la voix d'Helena !

Tout a commencé avec la voix d'Helena alors que mon esprit se trouvait dans l'au-delà.

Mais alors... Il ne s'agit pas d'un rêve... *J'ai bien vécu, réellement, cette aventure effroyable.* Oh Seigneur !

Pratiquement identique au nôtre, ce monde existe, dans un univers parallèle, mais dans un autre temps... Ce qui expliquerait le décalage, le décalage temporel qui existe entre les deux univers ! Les deux mois que j'ai passés sur Terra se réduisent à peine à quarante-huit heures sur mon monde d'origine. Mais les événements suivent à peu près le même cours, et c'est bien ce qui me terrifie.

Brusquement, je saisis la main de frère Hattaway.

— Faites vite, je vous en supplie. Informez le monde de ce qui va se passer. Ils vont arriver... Ils vont venir.

Lui et Clayton me regardent avec une certaine inquiétude.

— Qu'est-ce que vous dites ? De qui parlez-vous ?

— Des exilés de Mars. Ils vont venir. Si nous n'intervenons pas, c'est la catastrophe.

— Un instant, me coupe frère Clayton.

Un homme vient d'entrer dans le laboratoire. En coup de vent. Son visage blême est empreint d'une profonde consternation. Il se précipite vers nous.

— C'est épouvantable, clame-t-il. La Terre est envahie. On est en train d'assassiner tous les hommes d'État. Branchez la visio, dépêchez-vous !

Clayton et Hattaway me regardent. Maintenant ils ont compris, eux aussi. D'une main molle, je leur indique la visio et frère Clayton, le juron aux lèvres, bondit sur l'appareil.

— C'est impossible, bredouille-t-il.

Mais la voix du speaker retentit soudain dans le silence.

— ... Alerte à toutes les populations... Alerte à toutes les populations... Des envahisseurs venus d'un autre monde ont débarqué

sur la Terre. Il semblerait qu'il s'agisse des « exilés de Mars ». Tous les Centres gouvernementaux et administratifs sont déjà entre leurs mains. On nous annonce à l'instant que notre présidente, Julia Macdonald, vient d'être...

Ça continue... ou plutôt ça recommence... Je n'ai pas la force, non, vraiment pas la force d'en écouter davantage.

FIN



ANTICIPATION-FICTION

RICHARD-BESSIERE

Donald Greene a accepté de se soumettre à une curieuse expérience : on va le projeter dans l'au-delà, pour essayer de savoir ce que deviennent les âmes des morts, en attendant de se réincarner. Et c'est ainsi qu'il va se retrouver, à cause d'un incident de parcours, dans un monde parallèle, une Terre semblable à celle qu'il vient de quitter, mais dans le corps d'un savant de ce monde. Il aura à faire face à des situations imprévues, se sortira de tous les pièges grâce à une jeune femme qui aimait ledit savant et qui restera fidèle à son amour jusqu'à accepter de mourir pour le retrouver. Quant à Donald Greene, l'expérience qu'il vient d'acquérir sur ce monde lui servira peut-être à sauver la Terre, lorsqu'il va y revenir pour faire face à des problèmes qu'il aura déjà connus et dont il aura trouvé la solution...